



Sommaire

Nouvelles

Poèmes

Alexis Lorens - La nuit éternelle

Anthelme Hauchecorne
Les deux visages de l'innocence

Suzanne Colonna - L'oeil du peintre

Michelle Lesuisse - C'est une nuit
- Intérieur Nuit

Raokshna - Apocalypse
- Musique
- Nocturne

Rolf - Fixe

Kaily Caine - Rose

Rachel Gibert
Une peur sans nom ?

Dossier

"L'expressionnisme
dans le Cinéma
Allemand"

Christophe Girard

Rédaction, comité de lecture : Anakkyn, Christophe Girard, Gaëlle, LSH, Michaël Moslonka, Perceval, Virginia Schilli et Virginie Langlais

Art designer, graphics : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>

:



Edito

La Part des Ténèbres

« J'avais 6 ans et demi quand, une nuit, j'ai été arrêté par des inspecteurs français portant des lunettes noires. Les policiers m'ont poussé vers la porte où des soldats allemands constituaient avec leurs fusils une haie qui orientait vers des camions. (...) Un inspecteur a dit qu'il fallait m'éliminer parce que plus tard je deviendrais un ennemi de la société. J'ai appris cette nuit-là que j'étais destiné à commettre une faute qui méritait une mise à mort préventive. »¹

La nuit propice à bien des malheurs. A bien des horreurs. La nuit, symbole de l'intérieur personnel. Intimité des innocents violée et violentée par les plus abjects démons. Les pires cauchemars.

Le croquemitaine caché dans le placard ou dans le grenier prêt à se jeter sur l'enfant apeuré blotti au creux de son lit.

Le vampire et autres morts-vivants plus horribles les uns que les autres s'emparant du cœur, au propre comme au figuré, des amants esseulés quand coule leur mal-être sur leur oreiller trempé de larmes

Sans oublier les trolls et ogres au faciès peu avantageux qui, dans certaines légendes héroïques et fantaisistes, se sentent mieux la nuit au risque s'ils mettent leur gros nez dehors de jour de se transformer en pierre.

Et souvenons-nous de cette période d'obscurantisme où les élites pensantes et éclairées – les mêmes qui condamnaient au bûcher les femmes pour sorcellerie – qualifièrent le chat de satanique car il sortait... la nuit.

A l'époque, Humanité et chat n'étaient pas *fait l'un pour l'autre*. Rassurez-vous, leur relation se sont arrangées depuis. A l'époque, la nuit n'était pas éclairée de lampadaires et luminaires de toutes sortes ; de nos jours, oui. Mais pas de quoi pavoiser les vieilles légendes ont la peau tenace et les horreurs de la nuit également. Surtout quand la réalité fait partie intégrante de ces horreurs. Le terrifiant réel. Porté par des gens de *tous les jours*...

Nul doute que bourgmestre, soldats, ecclésiastique et paysans allaient dénicher la sorcière dès la nuit tombée. Tout comme les collaborateurs français tiraient leurs amis, voisins, compatriotes du lit pour les donner aux nazis. Au même titre que les psychopathes en tous genre semblent être légion dès la nuit tombée : homme en imperméable solitaire, jeunes en maraudes, vieille dame qui promène son chien, jeune homme présentant un délit de faciès évident, etc.

Tout cela semble sans queue ni tête. Une inconscience portée par la collectivité mais pas sans fondements bien au contraire : elle se trouve être régie par ses propres lois de fonctionnement lui donnant ainsi une véritable réalité psychique.

Alors, la nuit, territoire d'une peur sans nom ?

Non, plus seulement la nuit. Le jour aussi.

L'être élitiste à force d'empiéter sur les terreurs de la nuit, s'est rendu compte de son pouvoir et à quel point la peur brute pouvait le mener aux rênes d'une société.

Il a créé de nouveaux monstres, leur offrant en pâture le jour et la rationalité. Les entretenant régulièrement en les justifiant par des propos idéologiques, des paroles divines,

¹ Boris Cyrulnik, Le Nouvel Observateur, Semaine du jeudi 13 janvier 2005 - n°2097 - Dossier Auschwitz, p. 28

par l'inexactitude de chiffres exacts (et inversement), à l'aide de théories scientifico-économiques et bien évidemment par la production de non-actes. Laissant ces monstres libres de errer dans l'imaginaire collectif et de se développer dans le réel.

Ces monstres du monde moderne ont des noms bien intégrés dans l'esprit collectif et font frémir le tout un chacun : Chômage, Précarité, Indécence, Insécurité et le pire l' « Autre » aux appellations multiples car l' « Autre » est multiplicité dans sa dangerosité : l'Etranger, le Jeune *Issu de l'Immigration*, le Vieux, le Chômeur, le Fumeur et même bientôt l'Obèse.

Pire, l'élitiste avide de pouvoir en a légitimé certains qui prenaient corps la nuit tombée. A présent les trolls ne se transforment plus en pierre quand ils mettent le nez dehors. Non, l'Intolérance a dorénavant pignon sur rue. Car l'individu s'est décomplexé.

Celui-ci aurait pu choisir de s'instruire plutôt. C'est de notoriété publique la connaissance balaye les peurs et l'incompréhension, mais l'individu préfère dans sa généralité avoir le courage d'exprimer et de revendiquer l'exaltation de son jugement d'intolérance.

Voici pour réflexion, les propos d'un homme, un conférencier américain inconnu de mon savoir : « Vous connaissez peut-être énormément de choses d'une personne – toutes mauvaises. Mais il y a peut-être une seule chose que vous ignorez à son sujet, qui changerait complètement votre opinion si vous la connaissiez. ».

J'imagine que cette *morale* pourrait se vérifier bien souvent mais il y a un *mais*. Avec tant de tolérance et de compréhension qui serait donc le coupable idéal de nos propres malheurs et de nos erreurs ?

Pourquoi donc cette incontournable *faute à l'Autre* plutôt qu'un *autre choix* ? Peut-être parce que les ombres de la nuit proviennent simplement de l'intérieur de l'être humain par définition imparfait.

Certains écrivains, poètes et philosophes l'ont nommée « la Part des Ténèbres. » Paradoxe très troublant : Cette part est bannie, non-acceptée, ni comprise chez l'autre mais nous la tolérons et nous accommodons très bien de la notre et de celle de nos connaissances les plus chères.

Toujours est-il que je suis fort bien heureux que cette Part de Ténèbres se soit émancipée chez l'ancien auteur de cet édito. Mon alter ego. Sans elle, je n'aurais jamais repris le contrôle de sa plume.

R.A. LOGAN

PS : Je devine, le pseudonyme machiavélique d'un auteur cela n'est pas très original. Mais tout a déjà été fait, sauf par *moi* (une citation déjà énoncée par quelqu'un d'autre, certes j'en conviens, mais pas... bref vous devinez la suite...)

Alexis Lorens « La nuit éternelle »

« Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé. »

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*.

Pevek, lundi 16 janvier... 08 heures 30 locales.

Dans un vrombissement assourdissant, l'avion de transport lourd Iliouchine II-76, affrété par la compagnie pétrolière *Sibirskii Petroleum*, apparut soudain des brumes glaciales, au-dessus des monts de l'Ekiatap. Le quadriréacteur venait de parcourir les cinq mille kilomètres qui le séparaient d'Irkoutsk en moins de six heures.

L'avion fit une large manœuvre de contournement et vint se présenter dans l'axe de la piste gelée de la ville de Pevek. Korneï Voronski, pilote chevronné, posa sans difficulté les cent cinquante tonnes du mastodonte dans un nuage de neige épais, aveuglant les quelques phares placés de part et d'autre de l'entrée de la piste.

Korneï stoppa l'aéronef, vieux d'une vingtaine d'années, à proximité des premières habitations. La température extérieure avoisinait les moins quarante degrés centigrade, conditions climatiques normales en cette saison dans la Kolyma, région située à l'extrémité de la Sibérie Orientale.

Trois gros camions bâchés vinrent se garer près de l'avion, les moteurs restant en fonction pour que l'essence ne puisse geler. Un homme, âgé d'une quarantaine d'année sortit du premier véhicule. Habillé chaudement, Pavel Vychinski, cuisinier à bord de la plate-forme de forage *Tchoudovichtchié*² s'approcha de la porte arrière de l'Iliouchine. Cette dernière s'entrouvrit et bascula lentement jusqu'au sol. Korneï descendit le premier et serra la main de Pavel.

« Comment vas-tu ? Il y a trente tonnes de fret aujourd'hui, et une partie de l'équipe de relève.

– Je te remercie ! Notre passager spécial est-il arrivé ?

– Oui, elle est là ! Viens, je vais te présenter. »

Inès Spencer n'avait pas décroché un mot durant tout le voyage, aussi fut-elle ravie de pouvoir enfin converser avec l'un des travailleurs de la plate-forme.

« Il ne faut pas leur en vouloir, déclara Pavel, c'est simplement que les personnes travaillant au forage n'aiment pas beaucoup être perturbées dans leur petite routine quotidienne ! C'est un métier dur, parfois ingrat... Vous finirez par être acceptée comme une des leurs et vous les trouverez sympathiques ! Mais, ne restons pas là ou, nous allons geler sur place ! Il y a une salle chauffée à l'intérieur de l'aérogare. Lenka va vous y conduire. »

Une jeune femme, à peine plus âgée qu'Inès, s'approcha et la salua :

² Monstre – être fantastique.

« Alors comme cela, vous avez fait tout ce chemin depuis l'Espagne pour écrire un article de journal ? » s'interrogea, perplexe Lenka Prébanskaïa.

Inès acquiesça d'un hochement de tête :

« En effet, je travaille pour un grand quotidien de là-bas, le journal *Il Mundo*. Ils m'ont demandé d'écrire un article sur les communautés fermées, forcées de vivre et de travailler en autarcie.

– Cela doit être sûrement passionnant !

– Et vous, depuis quand travaillez-vous à Pevek ?

– Ça doit faire deux ans déjà, je crois, fit-elle, en poussant la porte. Il y a du café chaud, cela nous réchauffera. Vous ne devez pas être trop habituée à ce genre de température ?

– Je pense que dans mon congélateur, il fait plus chaud ! » rétorqua Inès, en souriant.

Lenka avait plus l'allure d'une adolescente jolie mais paumée que d'une technicienne en travaux de forage pétrolier. Sa plus grande coquetterie résidait dans l'entretien méticuleux de ses cheveux, blonds et soyeux, qu'elle laissait pousser mi-long, jusqu'aux épaules. Elle tendit une tasse bouillante à la jeune femme.

« Vous êtes combien sur la plate-forme ? demanda cette dernière.

– Quinze, seize avec vous !... Vous avez déjà rencontré Pavel Vychinski. C'est le cuisinier et l'infirmier, enfin un peu l'homme à tout faire. Il se charge de l'approvisionnement et règle tous les petits problèmes quotidiens, les petits bobos...

– Et des femmes ?

– Il y a Natacha Vinogradova, Evguenia Kastelnikov et moi.

– Pas trop de tension, je veux dire avec les hommes ?

– On fait avec. Ils sont trop crevés en fin de journée pour penser à autre chose et puis, nous avons réussi à nous faire respecter... En tout cas, vous allez commencer fort !

– Pourquoi ?

– Il y a une terrible tempête qui s'annonce dès demain matin, le blizzard sibérien. Nous risquons d'être bloqués là-bas au moins une semaine ! Si vous restez dehors, il vous glace instantanément !

– Je serais prévenue ! opina Inès.

– Je vous laisse un moment, je vais aider les autres à charger les camions. A tout à l'heure !

– Merci ! »

Une bonne demi-heure avait passé sans que la jeune femme, accoudée sur la petite table métallique, les yeux dans le vague, parût s'en rendre compte. Le bruit dans la pièce voisine, la réveilla. Elle écouta. Il n'y avait rien.

Son regard accrocha sa tasse vide. Elle se leva machinalement et marcha jusqu'à la fenêtre. Elle gratta la vitre. Dehors, les employés chargeaient les dernières caisses, les tuyaux, les pompes et les vannes dans les camions. Elle sursauta lorsque Lenka frappa la fenêtre :

« Mademoiselle Spencer, nous partons pour la plate-forme ! »

La jeune femme réajusta sa chapka, ferma son blouson et rejoignit la jeune fille.

« Vous pouvez m'appeler Inès. Ce sera plus simple pour toutes les deux !

– C’est d’accord. Montez dans le premier camion avec Pavel. Il saura, mieux que moi, répondre à toutes vos questions. »

Le vent s’était mis de la partie. Les bourrasques cinglantes emportaient avec elles des tourbillons de neige qui masquaient fréquemment la route tracée par les *snowtracks* sur la mer gelée. Les lumières de la ville de Pevek, misérable bourgade de cinq cent âmes, perdue au fin fond du monde, disparurent rapidement, laissant la place à la nuit polaire, la nuit éternelle.

*

« Ma nuit à moi, ce cercueil. »

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

10 heures 20 locales.

Il y avait quatre heures de route laborieuse pour rejoindre la plate-forme de forage soit, à peine une centaine de kilomètres à parcourir dans la baie de Tchaoun, jusqu’au cap Chelagski.

L’obscurité permanente décontenânçait Inès. Cette particularité dans la mécanique céleste la perturbait. Elle somnola, chahutée par le mouvement du véhicule sur la piste verglacée et le ronflement monotone du moteur.

Pavel Vychinski scrutait en permanence dans le rétroviseur les deux camions qui le suivaient dans ses traces. Il avait la silhouette courbée, le visage pâle et maigre, marqué par ses années passées dans l’Arctique. Cela faisait maintenant huit ans qu’il travaillait pour la compagnie *Sibirskii Petroleum*. Cette énorme entreprise, infime maillon d’un gigantesque conglomérat industriel, était la propriété de Nicolas Arseniev, un des oligarques de cette nouvelle Russie qui peinait à émerger des ruines du Communisme. Pavel pensait prendre prochainement sa retraite. « Encore, trois ou quatre années au maximum et je partirai m’installer dans une région où il fait chaud, confia-t-il à Inès, j’ai amassé un petit pactole qui devrait pouvoir me le permettre, affirma-t-il.

– Et où irez-vous ?

– Mon rêve serait de m’embarquer avec un aller simple pour l’Argentine. Le tango, vous connaissez le tango ?... Ah, comme cette danse est fabuleuse ! Je suis fasciné par ce pays à travers sa musique. Depuis quelques mois déjà, j’apprends l’espagnol : *Un billete de ida a Buenos Aeres, por favor*³ !... Vous voyez, je me débrouille déjà pas mal ! C’est important d’avoir un but dans la vie, non ? Qu’en pensez-vous ? ajouta-t-il.

– Je suis d’accord avec vous sinon, nous ne faisons que survivre dans ce monde ! »

Au détour d’une énième congère, la plate-forme apparut telle une immense cathédrale d’acier dont le gigantesque derrick jaune et rouge représentait l’une des flèches. Avec un sourire, Pavel se tourna vers la jeune femme, comme pour la prendre à témoin de la satisfaction qu’il ressentait.

« Voilà la « bête » ! s’exclama-t-il.

– Impressionnant, en effet. »

³ Un aller simple pour Buenos Aires, s’il vous plaît !

Les véhicules lourdement chargés vinrent se garer près d'un monte-charge. Inès sortit du camion et alla rejoindre Lenka. Elle grelottait malgré les innombrables couches de vêtements qu'elle avait enfilées. Un grondement sourd parvenait des installations pétrolières.

« Pas trop dur ? lui demanda la jeune fille.

– Je peine à m'imaginer qu'il est presque midi. C'est assez déroutant !

– Certaines personnes ne s'y font jamais... Bon, Inès, donnez-moi votre sac. Je vais vous conduire jusqu'à votre cabine. Je vous emmènerai faire la visite des installations après le repas. Anatoli Sermoniov, le responsable de la plate-forme souhaite vous rencontrer dès votre arrivée. Il doit nous attendre en haut.

– C'est très gentil de votre part. »

*

« Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle. »

Stéphane Mallarmé

05 heures 22 locales.

Le lendemain, Inès se leva de bonne heure, réveillée par les bruits causés par l'équipe de relève du matin. Après s'être rapidement et chaudement habillée, elle se dirigea vers la cafétéria du bord. Igor Vaskov, responsable de l'équipe de nuit, se trouvait seul, attablé à la table centrale, les yeux rivés sur l'écran de télévision.

La jeune femme avait dû tousser pour manifester sa présence. Igor, surpris, avait relevé sa tête d'un geste brusque. Reconnaisant la jeune femme, il haussa les sourcils et répondit avec un sourire. Il avait un visage à la mâchoire forte, au nez un peu court, au front légèrement dégarni, avec des yeux bleus communs aux slaves et aux scandinaves.

« Prenez ça, fit-il, en tendant un bol, je sais par expérience qu'à bord, il faut absorber, de temps en temps, quelque chose de chaud. »

L'Espagnole but le bouillon au goût agréable. Sur l'écran de télévision, une chanteuse un peu charnue, en longue robe rouge pailletée, avançait sur la piste dans un cercle mouvant de lumière.

« Vous recevez les émissions jusqu'ici ? S'enquit la jeune femme.

– Non, ce sont des cassettes vidéo. Chacun d'entre-nous essaie d'en apporter quelques unes lors de son séjour à bord du « monstre ». Il y en a pour tous les goûts, » répondit-il d'un air malicieux.

Inès haussa les épaules.

Soudain, une sirène stridente résonna à travers le complexe. Quelques gyrophares s'allumèrent çà et là, effrayant un peu plus la jeune femme.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Igor, qui d'un bond avait déjà jailli hors de la pièce.

– Un accident ! » hurla-t-il, pour se faire entendre.

Son visage avait changé. Il paraissait effrayé.

Au détour d'une énième courbure de cet imbroglio d'acier, la journaliste et le technicien arrivèrent dans la salle de contrôle du puits de forage. Anton Markelov, vingt-trois ans, gisait dans une mare de sang. Pavel était accroupi à côté du corps. Il leva la tête vers les membres qui s'étaient rassemblés autour de la dépouille. Il secoua négativement la tête en signe de résignation.

Deux autres hommes emportèrent la dépouille. Anatoli posa sa main sur l'épaule de l'infirmier.

« Il est revenu ! déclara-t-il, d'une voix blanche.

– De qui parlez-vous ? osa demander Inès.

– *Tchyort* ! » répondit-il.

Le responsable fit le signe de la croix et quitta la pièce.

« De qui parlait-il ?

– Du Diable !

– Il y a souvent des accidents ici ? »

Pavel éluda la question et s'excusa.

« Pardon, j'ai du travail. »

La mine renfrognée, Inès retourna vers sa cabine. En chemin, elle croisa Lenka, les larmes aux yeux. L'Espagnole considéra la jeune fille stupéfaite, vaguement inquiète aussi. La Russe s'était déjà mise en route. La jeune femme la suivit machinalement. Elle était encore mal décidée sur la conduite à tenir. Elle put en tout cas, constater que sa compagne paraissait ravie. Lenka lui prenait déjà le bras pour l'entraîner. Sans doute était-ce là, le geste impulsif d'une jeune fille pleine de vie. Cette pensée la reconforta.

Elles arrivèrent à l'entrée de la chambre de la technicienne. Inès crut percevoir quelque chose. Elle se retourna pour voir en se cachant, ce qui l'avait troublée. Il n'y avait rien. Pas de bruit, juste le ronronnement perpétuel de la ventilation et de la machinerie complexe de la plate-forme de forage.

« Tu viens ? » s'enquit Lenka.

La journaliste ne lui répondit pas aussi naturellement qu'elle le put. De la gêne demeurait entre-elles. La jeune fille y était sensible et s'en alarmait :

« Cela ne va pas ?

– C'est juste que cela me rappelle...

– Quoi ? s'alarma la Russe.

– Je ne sais plus... C'était si effrayant. Serre-moi dans tes bras ! »

Lenka s'était alors penchée vers la jeune femme assise près d'elle sur sa couchette. Elle lui avait d'abord doucement entouré les épaules de son bras. Elle lui avait renversé la tête. Puis, l'Espagnole avait vu s'approcher lentement du sien, le visage de la jeune fille, avec ses yeux bleus habitués à plonger dans des regards féminins consentants. Les lèvres sensuelles, habituées au plaisir avaient rencontré les siennes tremblantes pour un long baiser.

Une sorte d'incertitude apparut sur le visage d'Inès. Elle cligna des paupières un moment, comme si elle hésitait à soutenir le regard de Lenka. Puis elle esquissa un sourire et se pencha pour déposer un baiser sur les lèvres entrouvertes de la Russe.

Elle ne put empêcher ses yeux de se remplir de larmes. La jeune femme baissa la tête et resta un moment ainsi, la gorge serrée, sans pouvoir répondre.

Les deux jeunes femmes restèrent immobiles, face à face, leurs yeux, plongés les uns dans les autres. Après quelques secondes qui leur parurent une éternité, la journaliste bredouilla quelques mots.

« Euh... je... je crois que ... que... »

Lenka s'avança alors doucement vers Inès et posa son index sur ses lèvres. Puis à son doigt succéda ses lèvres. Leur baiser fût d'abord timide puis de plus en plus intense et fougueux, comme si c'était une libération pour les deux jeunes femmes. Leurs langues se rencontrèrent enfin et se firent fête. Leurs mains s'égarèrent de plus en plus. L'Espagnole, éperdue, s'abandonna à l'étreinte qui la serrait contre cette poitrine juvénile. Ses mains descendirent le long du corps de sa partenaire. Elle l'attira contre elle et, l'embrassa à nouveau.

La jeune femme caressait les fesses de Lenka à travers la combinaison de travail de celle-ci tandis que cette dernière s'intéressait à la poitrine de sa partenaire. Après l'avoir devinée sous le tissu, elle déboutonna sa chemise.

Elles transpiraient de plus en plus malgré le froid. Les corps s'enchevêtrèrent dans une sarabande endiablée et torride. Tandis que des petits cris avaient remplacés les gémissements, elles jouirent en même temps dans une explosion de plaisir.

Elles s'écroulèrent épuisées mais heureuses. Elles échangèrent un baiser passionné.

Après plusieurs minutes où elles restèrent allongées, nues, l'une contre l'autre, la journaliste se releva lentement et se rhabilla. Alors qu'elle avait récupéré toutes ses affaires, elle resta debout devant Lenka, la dévorant des yeux. Elle l'embrassa une dernière fois avant d'ouvrir la porte de la cabine.

L'Espagnole ressentit alors une vague de chaleur intense dans le dos. Elle se retourna et se figea sur place. Le visage de la jeune fille avait changé : ses yeux avaient pris une teinte rouge flamboyante. Un rictus démoniaque se dessina sur ses lèvres...

Anthelme Hauchecorne « Les deux visages de l'innocence »

Lorsque les portes de l'Enfer tombèrent, un coup de tonnerre ébranla les cieux, puis ce fut le silence. Durant le calme qui suivit, chacun retint son souffle ; on entendait les mouches voler et les cœurs battre dans les poitrines. Les équipages des engins de démolition restaient suspendus à leurs instruments de mesure. Par-delà les vestiges du portail, emporté par les salves d'armes lourdes, on n'apercevait qu'un néant brumeux.

Ce ne fut que lorsque la terre se mit à trembler que les anges et les hommes réalisèrent ce qu'ils avaient libéré. Jailli du cœur même de l'Enfer, un raz-de-marée de sang et de bile se dressa, tel un mur visqueux dont le sommet disparaissait dans les nuages. Des éclairs zébrèrent le ciel, des pylônes de foudre s'abattirent comme autant de lances de lumière. La vague de sang balaya les assiégeants, engloutissant les hommes, le matériel et les anges qui ne purent voler assez haut. Des milliards de litres d'hémoglobine se déversèrent sur eux. Les sucs gastriques dévorèrent les chairs des infortunés, les enzymes dissolurent leurs os jusqu'à ne laisser d'eux que des larmes, emportées par le courant. L'ultime piège des démons avait fonctionné. Au prix de nombreuses vies, les portes de l'Enfer étaient tombées.

Ainsi débuta la dernière bataille de la dernière guerre que le monde connaîtrait. Anges et démons pouvaient désormais mourir : l'immortalité et la magie désertaient l'univers. Au dernier âge de l'Apocalypse, chaque chose toucherait à sa fin.

-La ligne de défense -

La terre sous ses pieds était gorgée de sang. Ses jambes fines et musclées pénétraient jusqu'au genou dans une boue chaude, dont l'arôme de fer lui mettait l'eau à la bouche. La brume mouillait sa chevelure ; des mèches poisseuses lui collaient au visage. Autour d'elle, l'air pullulait de mouches baisant au-dessus des cadavres, pondant dans les yeux crevés et les tripes fumantes. Dans la fureur de la bataille, des insectes rampaient sur elle, leurs mandibules pinçaient sa peau soyeuse sans qu'elle pût s'en débarrasser. C'était une femme en armure noire, portant l'épée, une femme aux cheveux rouges, une femme dont les yeux verts

évoquaient les eaux d'un lac. C'était une bête enragée heureuse de donner la mort, en attendant que quelqu'un la lui offrit.

Bravant le déluge des tirs ennemis, Abrahel se dressait de toute sa hauteur, hurlant ses ordres. Son visage était celui d'un ange furieux, sa voix couvrait le tumulte des combats. Dominant sa crinière de lionne, des cornes de bélier s'enroulaient de chaque côté de sa tête. Seule, elle organisait le repli de ses troupes après trois jours d'une résistance désespérée, tandis qu'un détachement de séraphins réduisait à néant les dernières fortifications encore debout. Elle avait été de toutes les batailles, repoussant toutes les offensives. Elle avait mené les assauts pour reprendre chaque mètre de terrain conquis par l'envahisseur.

A mesure que les assaillants se rapprochaient, elle envisageait l'éventualité de sa propre mort. Elle aurait dû sonner la retraite depuis longtemps, mais elle n'avait pu se résoudre à abandonner son poste. Autour d'elle, le déluge d'éclairs mortels s'intensifia ; des rayons de pure énergie léchèrent les pourtours de son armure. Elle ne bougea pas, pas même quand ses cheveux s'embrasèrent pour former une couronne de flammes. La lame dans sa main tremblait, moins sous le coup de la peur que de l'excitation. Sa main agrippait un fleuret à la garde ornée de ronces, dont l'acier luisait. Abrahel porta la lame à sa bouche pour y déposer un baiser. Elle était prête à mourir, elle avait piégé la ligne de défense de sorte que tout s'écroulât dès que les anges investiraient les lieux.

Une plainte l'arracha brusquement à ses pensées, l'obligeant à tourner la tête. A vingt mètres sur sa droite, derrière un taillis, l'une des damnées placées sous ses ordres se lamentait. Elle gisait sous les décombres d'une pièce d'artillerie : la machine de guerre avait explosé, son magasin de munitions frappé par le feu ennemi. La jeune femme était prise sous l'épave. Elle poussait des cris déchirants, appelant à l'aide. Abrahel, regarda dans sa direction. Elle parut hésiter un instant, avant de lâcher un juron et de remiser son épée au fourreau. Elle courut alors rejoindre la blessée, dont le pied était prisonnier d'une lourde pièce de métal. Abrahel empoigna le bloc d'acier fondu à bras le corps, mobilisant ses dernières forces pour le lever de quelques centimètres. La jeune femme gémit à mesure que la pression sur sa cheville s'atténuait, jusqu'à ce qu'elle pût se libérer. Lorsqu'elle parvint à extraire son pied, elle se recula pour inspecter sa blessure. Abrahel relâcha son fardeau en grognant. Elle s'appuya ensuite sur ses cuisses pour reprendre son souffle.

« Merci. » entendit-elle, juste avant que le souffle d'une explosion ne la plaquât au sol.

Dans son dos, la tour qu'elle avait truffée de poudre, dans le but de la faire tomber sur les envahisseurs, venait de voler en éclats. La démonsse n'eut que le temps de se mettre à l'abri,

près de l'épave, tandis qu'une pluie mortelle de briques et de morceaux de charpente se figeait dans le sol boueux, pareille à une nuée de petits poignards de bois et de pierre.

Quand Abrahel se redressa, elle fut surprise de trouver la jeune fille qui l'attendait, sans la moindre égratignure. Elle se tenait sur un pied, se servant d'une poutrelle brisée comme d'une canne de fortune. En bon soldat, elle attendait tout simplement ses ordres. A ses pieds, les gravats projetés par la déflagration n'avaient pas épargné un centimètre carré de terrain.

« Comment... ? » Interrogea Abrahel.

Sans mot dire, la damnée désigna une plaque de métal argenté, abandonnée par terre, une plaque cabossée portant les traces d'une multitude d'impacts. C'était un bouclier d'ange qui avait protégé la jeune femme. Il s'agissait en l'occurrence d'un pavois de grande taille, aussi haut qu'un homme, de couleur ivoire et frappé à l'image d'un saint. Il reposait à côté d'un cadavre noirci, un cadavre dont les ailes blanches ne laissaient aucun doute quand à ses origines. Abrahel rit aux éclats, c'était plus fort qu'elle. La damnée la considéra avec étonnement, en ouvrant de grands yeux, ce qui lui donna un air de chouette ahurie. La démente rit de plus belle. Un sourire s'étira sur les lèvres de l'humaine, qui finit par mêler son rire au sien. Aux derniers jours du monde, on pouvait trouver des miracles en Enfer.

-L'armée céleste -

Iah-hel errait sur le champ de bataille, caressant les cordes de sa lyre sans parvenir à en tirer quoi que ce soit. Voilà une éternité que l'inspiration l'avait déserté. En le privant de son talent, on lui avait volé sa raison d'être. Ses yeux d'esthète suivaient le vol des essaims de mouches. Abandonnés à l'air libre, des corps en décomposition s'étaient étalés à perte de vue. Les gaz s'échappaient des viscères arrachées, colorant le brouillard de teintes hallucinées : des verts maladifs, des jaunes suintants, évoquant l'ivoire de dents gâtées. Les cadavres offraient leurs trésors à qui avait survécu pour les voir. Iah-hel humait l'odeur des boyaux violets, chargés d'excréments ; il se régala de la simple vue des tissus gras jaunes orangés. Il resta une demi heure en extase devant une paire d'yeux échoués sur le sol, pareils à deux perles rouges injectées de sang. Il s'était engagé dans la guerre en désespoir de cause, espérant que les carnages lui rendraient l'inspiration. Il avait exposé sa vie plusieurs fois, prenant des risques insensés, afin de se sentir vivre, afin de tirer sa créativité de son long sommeil. Il

passa une main dans ses cheveux lilas, qui lui tombaient sur les yeux. Avec un hurlement de frustration, il s'en arracha une pleine poignée qu'il sema aux quatre vents.

Le fait de ne plus parvenir à composer, ne fut-ce qu'un seul morceau, le rendait fou. Dans son dos, les autres anges ne prêtaient pas attention à lui, trop occupés qu'ils étaient à achever les blessés. Baissant les yeux pour voir sur quoi il marchait, Iah-hel découvrit par hasard une mourante près de lui. Ç'avait été une belle femme. Son visage émergeait d'un monticule de terre. Elle étouffait sous le poids qui lui comprimait la poitrine. Un bras calciné – le sien ? – gisait deux mètres plus bas, au fond d'un cratère laissé par un obus. La douleur la faisait délirer, elle pleurait et riait tour à tour, tantôt conversant avec des êtres chers, tantôt menaçant des ennemis invisibles. Iah-hel s'accroupit à côté d'elle pour la regarder mourir. Il observa ses yeux dilatés par l'angoisse de la mort, il se noya en eux comme dans un puit. Il tenta de mettre en notes la misère d'une vie qui s'achève, en vain... L'ange musicien sentit la frustration grandir en lui. Quand il vit une larme tomber des yeux de la mourante, sachant que cette souffrance serait perdue, qu'il ne réussirait jamais à la convertir en art, il eut envie de briser sa lyre sur ses genoux. Tant de matière pour s'inspirer, là, à portée de main, et pourtant ses accords sonnaient creux ! De rage, il écrasa de son talon la figure de la jeune femme jusqu'à en faire de la bouillie. La respiration de la mourante siffla horriblement quelques instants encore, avant de s'éteindre pour de bon.

Iah-hel resta à contempler son œuvre un long moment. Une présence le tira de sa rêverie, celle d'un ange au visage radieux qui était apparu derrière lui. L'inconnu, un soldat sans grade, lui posa la main sur l'épaule. Iah-hel prit peur, comme un enfant que l'on aurait pris en faute :

« Bonjour Sire Chevalier, vous vous sentez bien ? Vous êtes pâle... »

Iah-hel se ressaisit. Il commença par se dégager du contact de cette main trop familière. Il étudia ensuite l'allure de l'importun, notant que son armure violette et or ne portait aucune trace de coups. Il ne semblait même pas porter d'arme.

« Gardez votre sollicitude, *soldat*. Je préfère rester seul. »

En dépit de la rebuffade, l'autre conserva son sourire mielleux.

« Pardon Sire, je ne me serais pas permis de vous importuner sans une bonne raison. C'est Son Altesse, le Commandant Damabiah, qui m'envoie auprès de vous. Elle vous fait quérir pour que vous la rejoigniez dans sa tente... Puis-je avoir votre réponse ? »

Pour appuyer cette question, le freluquet avait relevé le menton, comme si le simple fait de servir de coursier pour le Commandant de la légion suffisait à lui donner un peu d'importance. Iah-hel fit volte-face, avec un mouvement de cape théâtral. Le jeune ange resta

planté là, ne sachant trop comment réagir. Alors qu'Iah-hel s'éloignait pour rejoindre la tente de commandement, il se retourna pour lui lancer :

« Je donnerai ma réponse au Commandant moi-même. Toi, reste là et aide les autres. Au passage, profite-en pour observer à quoi ressemble un champ de bataille. »

Damabiah, somptueuse dans sa robe de plaques ornées de rubis, examinait son visiteur depuis quelques minutes. Elle aimait ce moment d'incertitude, quand un Chevalier était convoqué dans sa tente sans qu'on lui eût expliqué pourquoi. C'était un instant de pouvoir, un instant qu'elle savourait en même temps qu'une coupe de nectar. Elle prenait son temps, confortablement assise sur son trône d'or et de jaspe, dressé au centre de la tente principale du camp des forces célestes. Iah-hel s'était agenouillé devant elle, à distance respectable, les yeux rivés sur le tapis rouge qui menait de l'entrée jusqu'au trône. Il avait conscience de la lumière qui émanait d'elle, froide et pure, une lumière qui aurait dû séduire son âme d'artiste. Il semblait pourtant à peine noter la finesse de ses traits, l'éclat de ses yeux ou la musique de sa voix. Les soieries qui tapissaient les lieux le laissaient de marbre. En son for intérieur, il avait hâte de recevoir son ordre de mission. L'extrême lucidité de sa supérieure lui faisait toujours redouter le pire : il détestait ces yeux couleurs de miel qui scrutaient le fond de son âme.

« Iah-hel, Chevalier, nous avons besoin de toi. Une mission importante va t'être confiée. »

A ces mots, l'intéressé se concentra davantage sur le sol devant lui, s'obligeant à vider son esprit de toute pensée. Il pressentait un piège. On ne lui avait jamais confié de mission cruciale jusque là, bien au contraire, on s'était toujours méfié de lui. Nul n'ignorait comment il avait rejoint l'armée des cieux, aussi se contenta-t-il de répondre par une formule de circonstance :

« Ordonnez Votre Altesse, et j'obéirai. »

Le Commandant Damabiah sourit. Elle reposa la coupe de nectar qu'elle allait porter à ses lèvres, avant de poursuivre :

« Nous avons localisé des troupes démoniaques... les survivants du groupe qui gardait la ligne de défense que nous avons prise, du moins à ce qu'il semble. Je souhaite que tu prennes la tête d'une escouade pour t'occuper d'eux. Pendant ce temps, le reste de l'armée continuera à faire route vers le Nord. Vous nous rejoindrez au seuil du second cercle, lorsque tout sera fini. Nous comptons sur vous : aucun ennemi de doit rester sur nos arrières. »

Les yeux de Iah-hel s'étrécirent : il avait vu juste, on l'insultait. Il aspira une longue bouffée d'air, comme il avait vu faire des mortels, pour se calmer. L'air, lorsqu'il passa sur sa langue, eut une saveur de viande brûlée qui lui laissa un goût amer.

« En somme, vous me demandez de nettoyer vos crottes pendant que le reste de l'armée fait route vers la nouvelle ligne de front, pour se couvrir de gloire, ai-je bien compris ? Je devrais massacrer une poignée de blessés pendant que tous les autres soldats, y compris les moins gradés, iront se distinguer dans de vraies batailles ! »

Emporté par la rancœur, Iah-hel avait poussé l'audace jusqu'à relever la tête, pour la toiser du regard. Damabiah se redressa sur son siège, la coupe de nectar posée sur l'accoudoir du trône tomba en tintant sur le sol. Le sourire sur ses lèvres de nacre s'était durci. Deux rides encadraient sa bouche, un pli barrait son front. Au visage lui collait cette expression de celles et ceux qui n'ont pas l'habitude d'être contredits :

« Tu iras où je te dirais d'aller, Chevalier ! Comment oses-tu quémander les honneurs, toi ?! Aurais-tu oublié pour qui tu combattais lors de la première guerre ?! Quel honneur pourrait revendiquer un ancien ange déchu, qui ne s'est repenti de ses fautes qu'une fois qu'on l'eut traîné, blessé et entravé, au bas du trône de Dieu ! »

L'ange incriminé serra les poings : il en avait plus qu'assez de cette vieille rengaine.

« Il m'a pardonné ! Tonna-t-il.

– Il t'a épargné ! Si ça ne tenait qu'à moi, on t'aurait détruit, ne fut-ce que pour l'exemple ! Tu te trouves ici sur Sa volonté, mais c'est moi qui commande cette légion ! Jamais je ne risquerai les vies de soldats loyaux en les envoyant au combat sous les ordres d'un traître ! »

Insensiblement, la main de Iah-hel se dirigeait vers la garde de son épée. Il savait qu'il devait se taire, ne rien faire, qu'il devait accepter le blâme comme si de rien n'était. Son honneur sali le cuisait comme une marque au fer rouge.

« Et comment regagnerais-je mon honneur, si je suis écarté de toutes les batailles décisives ? » grinça-t-il entre ses dents.

Damabiah haussa les sourcils. Elle parut à deux doigts de perdre toute emprise sur elle-même. Les muscles tendus par la colère, elle descendait les marches menant à son trône, son épée tirée au clair. Elle se ressaisit pourtant lorsqu'elle lut la souffrance dans le regard de son subordonné. Ce regard lui plut, ce seul regard lui suffit pour réaliser que Iah-hel souffrirait plus de continuer à vivre que de toutes les peines qu'elle pourrait lui infliger.

Dieu s'est déjà vengé de lui. Comprit-elle. De plus, nous ne pouvons nous permettre de perdre une épée de plus... du moins pour le moment. Elle préféra répliquer sèchement :

« Nous savons toi et moi que ce n'est pas ton honneur que tu souhaites racheter. En punition de tes crimes, Notre Seigneur t'a privé de ton talent pour la musique et les chants. Ta précieuse inspiration, voilà tout ce que tu souhaites retrouver. Je n'ai aucune illusion à ton sujet ; si Lucifer avait pu te rendre tes dons, tu aurais massacré la moitié d'entre nous en Son Nom. »

Iah-hel maudit son Commandant, non pour ce qu'elle venait de dire, mais parce qu'elle avait lu, au plus profond de lui, ce qu'il avait pris tant de peine à lui cacher. Il baissa la tête, le temps de recouvrer ses esprits, et surtout de dissimuler la haine qui changeait sa bouche en un trait oblique, malveillant. Lorsqu'il releva les yeux, ce fut pour feindre une expression désolée.

« J'implore votre pardon, Votre Altesse. J'ignore ce qui m'a pris. C'est seulement très pénible de devoir sans cesse se racheter aux yeux des autres, sans que vos efforts soient reconnus.

– Il faudra pourtant t'y habituer, jamais tu ne seras vraiment des nôtres... et encore moins des leurs. Tu es un paria. Tâche seulement de rester du côté des vainqueurs, c'est tout ce qu'il te reste. »

Alors que Iah-hel quittait la tente de commandement, à grandes enjambées, il entendit quelqu'un le héler. C'était l'ange à l'armure violette, celui qui était venu le trouver sur le champ de bataille. Iah-hel choisit délibérément de l'ignorer. Loin de se laisser démonter, l'importun osa se mettre en travers de son chemin. Voyant cela, Iah-hel se crut sur le point de dégainer, bien décidé à raccourcir d'une tête le gêneur. A l'expression arrogante de ce dernier, il lui sembla toutefois qu'il serait plus avisé de le laisser s'exprimer -au moins un peu- avant de le trucider.

« Quoi ?! Hurla-t-il.

– Re-bonjour Chevalier Iah-hel, je n'ai pas encore eu l'occasion de me présenter. Je suis l'aspirant Chevalier Daniel. Son Altesse Bienveillante le Commandant Damabiah m'a chargé de vous *accompagner* pour cette mission. »

Iah-hel poussa un grognement exaspéré.

« De me *surveiller*, c'est ce que vous voulez dire ? On m'envoie sur une mission de merde, et en plus en compagnie d'un espion ?! Parfait ! Vraiment, PARFAIT ! » Brailla-t-il.

Le jeune arriviste se réfugia derrière son sourire suffisant. Il n'eut même pas la politesse de tenter de nier l'évidence. *Voilà comment on me considère* nota Iah-hel, *comme un traître, et tous veulent que je le sache.*

« Je surveillerai vos arrières, Chevalier. »

S'il y avait un sens caché derrière cette phrase, Iah-hel ne le trouva pas. Il ignora la réplique, se bornant à faire la seule chose qu'il lui restait à faire : donner ses ordres.

« Prépare tes affaires ! Nous partons sur l'heure ! » Aboya-t-il, avant de prendre congé, abandonnant l'aspirant qui continuait de sourire.

Alors qu'il était dans sa tente, occupé à fourbir ses armes et ses protections, Iah-hel repensa à l'expression de celui qu'on avait chargé de l'espionner. Il se promit de lui faire payer toutes ses insolences. *Alors comme ça tu veilleras sur mes arrières, hein, petit con ! Mais qui veillera sur les tiennes ?*

- Le refuge des survivants -

Les survivants s'étaient repliés dans une grotte de chair, dont la voûte était supportée par un entrelacs de cartilages et d'ossements. Le succube Abrahel était à leur tête. Vue de l'extérieur, leur cachette ressemblait à un énorme bubon jaunâtre émergeant du sol. Ils s'étaient réfugiés là en attendant que l'ost de guerre ennemie reprît son avancée. Une entrée avait été creusée dans la paroi de viande et d'os, avant d'être dissimulée par un rocher de bonne taille, qu'Abrahel avait dû déplacer seule et non sans peine. Elle espérait pour le moment que les généraux ennemis les tiendraient pour morts, afin qu'elle et ses soldats puissent harceler leurs arrières, une fois remis de leurs blessures.

Des imprudents avaient allumé un feu pendant son absence, alors qu'elle était partie en quête du rocher qui masquerait l'accès au refuge. Elle s'en était aperçue à son retour : une mince colonne de fumée s'échappait du sommet du dôme. Elle était alors entrée dans une colère noire, pénétrant en trombe dans l'abri, écrasant du pied les flammes jusqu'à les éteindre. Elle avait ensuite asséné un coup de poing brutal à l'instigateur de cette déplorable initiative. *Ce feu peut suffire à leur donner notre position* leur avait-elle expliqué, après les avoir traités de tous les noms. Elle avait enfin passé en revue ses troupes, réalisant que la plupart n'étaient pas en état de marcher vers un abri plus sûr. En désespoir de cause, elle s'était convaincue que le feu avait été trop faible et trop bref pour attirer l'attention des anges.

A présent, à la lueur des braises, elle examinait chaque soldat qu'il lui restait. Tous grelottaient sous l'effet du vent qui filtrait par les fissures. Ils se blottissaient les uns contre les autres, autour du feu, en quête de réconfort et d'un peu de chaleur humaine. Elle-même restait à l'écart, bien décidée à monter la garde devant l'entrée, toute la nuit. A part elle-même, la jeune femme qu'elle avait sauvée était la seule encore debout. Elle allait d'un blessé à l'autre, se rendant utile comme elle le pouvait, bien qu'on devinât à sa démarche que sa jambe la faisait terriblement souffrir.

Une vraie sainte railla Abrahel en pensée, *mais nul n'atterrit en Enfer sans une bonne raison*. Au fond d'elle-même, elle en était pourtant de moins en moins convaincue.

Une secousse réveilla les survivants, qui s'étaient réunis autour du cercle de braises. Lorsqu'ils rouvrirent les yeux, Abrahel était déjà sur pieds, tous ses sens en alerte. Elle leur ordonna de s'abriter dans un coin de la grotte, tandis qu'elle avançait pour s'interposer entre eux et la nouvelle menace. La terre trembla, autour des braises elle se souleva par à coups, jusqu'à former un monticule. Il y eut un éclair aveuglant, puis les ténèbres. Une explosion projeta des braises au quatre coins de la pièce, des damnés furent touchés. Abrahel entendit gémir derrière elle. Elle se protégea derrière le bouclier sacré, qu'elle avait récupéré plus tôt, tout en essayant de bloquer autant de projectiles que possible. Bientôt, une faible lumière revint dans la grotte, alors que l'équipement rapporté de la ligne de défense commençait à prendre feu.

Dans le rougeoiement de ce début d'incendie, trois silhouettes en armures se découpaient, à l'endroit où quelques instants plus tôt les damnés avaient dormi d'un sommeil sans rêves. Le temps suspendit sa course, l'espace d'une seconde, puis trois paires d'ailes battant à l'unisson vinrent rompre le silence. Deux anges volant au ras du sol chargèrent Abrahel, fer en avant. Le troisième marcha quant à lui droit sur les blessés, qui se mirent à hurler. La démonsse parvint à parer l'attaque de son premier assaillant, mais le second, brandissant une hallebarde, parvint à la cueillir au niveau du plastron, la projetant contre la paroi de la grotte. Abrahel sentit le mur de chair céder sous l'impact. Elle ne reprit conscience qu'une demi-seconde plus tard, et dix mètres plus loin, alors qu'elle était étendue dans une flaque de boue gelée. De l'intérieur lui parvenaient les râles des innocents que l'on massacrait. Elle se remit péniblement debout, en garde. Son armure avait volé en éclat, la laissant nue et vulnérable.

Deux anges lui faisaient face, un aspirant au sourire faux et un Chevalier au regard triste, dont les yeux brillaient sous ses cheveux lilas. Le premier la considérait d'un air narquois tandis que le second, au contraire, la dévorait du regard. L'ange en armure violette, qui fanfaronnait en faisant des moulinets avec sa lance, parla d'un air bravache :

« Laissez-moi cette démonsse, Chevalier Iah-hel ! Je saurais lui faire rendre gorge ! »

Le succube aux cheveux roux ignora la provocation : Abrahel gardait les yeux rivés sur le Chevalier angélique, beau et désolé dans son armure d'ivoire. Elle guettait sa réaction. Quand elle crut enfin discerner une lueur de reconnaissance dans son regard, elle demanda :

« Iah-hel, est-ce vraiment toi ?

– Abrahel ? Non... Tu es morte. Dieu a affirmé qu'on t'avait tuée !

– Lucifer m'a dit la même chose à ton sujet ! Où étais-tu tout ce temps ?! »

Inquiet de la tournure que prenaient les événements, Daniel lançait des regards paniqués, ses yeux allant de l'un à l'autre. La perspective d'un combat à deux contre un le séduisait, mais seulement tant qu'il était du bon côté, c'est-à-dire du côté en supériorité numérique. A bien considérer les regards que s'échangeaient l'ange reconverti et le succube, la loyauté d'Iah-hel lui parut de plus en plus incertaine. Il devait agir vite pour s'assurer la victoire...

« Iah-hel, attention ! » Cria Abrahel, trop tard cependant.

Le Chevalier en armure d'ivoire sentit un déplacement furtif sur sa droite. Un fer de lance lui transperça l'épaule, le choc le jeta à terre. Il vit tomber devant lui sa hallebarde de givre, tenue par un bras tranché, le sien, juste avant de sombrer dans l'inconscience.

Abrahel retenait son souffle, son visage penché sur celui de Iah-hel. Quand l'ange reprit conscience, il ne put retenir un râle de douleur. Son bras sectionné gisait à côté de lui. Il se força pourtant à ouvrir les yeux, afin de plonger son regard dans celui de son amour perdu. Des milliers de chansons lui traversèrent l'esprit, avec la fulgurance de plusieurs millénaires résumés en quelques secondes. Des odes à la beauté et à l'amour se composèrent dans son esprit, des cantiques à la gloire de Dieu, des morceaux de blues décrivant les tourments de l'enfer, des rocks endiablés relatant l'âpreté des champs de bataille, des riffs de guitare électrique en l'honneur de Satan. Par-dessus tout, il aurait aimé composer une chanson subversive, à la manière de Brassens. Il aurait aimé y dénoncer l'hypocrisie des deux camps qui se livraient à leur sale guerre, prêts à tout pour imposer leur point de vue, y compris à

séparer les êtres qui s'aiment. Iah-hel aurait voulu chanter tout cela, en souvenir des instants qu'on leur avait volés. Pourtant, quand il ouvrit la bouche, ce fut le soldat qui s'exprima :

« L'ange... l'autre, celui qui m'accompagnait... ?

– Je m'en suis occupée mon cœur. Il ne reviendra pas, il ne te touchera plus. Mon amour, après tous ces siècles, toi et moi... nous n'avons plus beaucoup de temps à passer ensemble. Je ne veux plus être séparée de toi. Je ne veux plus me consacrer qu'à toi.

– Moi aussi, je veux rester à tes côtés... Je t'aime.

– Moi aussi je t'aime. Personne ne nous arrachera l'un à l'autre. Plus jamais. »

Iah-hel sentit une chaleur familière se répandre dans son corps, il sentit la caresse de deux bras menus s'accrocher à lui, dans un élan tout à la fois tendre et désespéré. Ces deux bras étaient les deux ancrés qu'il avait cherchés à travers les siècles, deux ancrés qui arracheraient son cœur aux ténèbres. A la fin des temps, alors que toute chose allait disparaître, il avait foi en quelqu'un, et quelqu'un avait foi en lui.

FIN

Suzanne Colonna « L'œil du peintre »

Cela se passait à Berlin, en l'an 1892. Je ne savais rien de lui, sinon qu'il arrivait de Norvège et que son vernissage avait fait scandale. Le soir venu, je m'étais introduite dans le Pavillon des arts, curieuse de voir cette peinture dont le thème suscitait un tel malaise. J'étais loin d'imaginer que ma visite de nuit serait compromise par Edvard Munch en personne. Avant même d'avoir perçu sa présence, l'odeur d'un sang saturé d'alcool m'avait mis les sens en alerte. Dissimulée dans la pénombre, je l'avais surpris en train de décrocher ses toiles - des portraits d'enfants malades qu'il empilait avec rage. Et lorsque je m'étais approchée, il m'avait examinée en silence, sans manifester la moindre peur, puis m'avait laissé entendre qu'il était en quête d'un modèle pour une transposition de «La Madone ». J'étais donc invitée à venir poser dans son atelier, au large de la baie de Christiania.

Avait-il deviné qui j'étais ? J'avais peine à le croire. Notre entrevue avait été si brève... Mais sa façon de m'accueillir a dissipé mes doutes. D'entrée, il a prononcé la formule consacrée. Ensuite, comme je rechignais à me dévêtir, il m'a rappelé que la nuit scandinave était courte et qu'il valait mieux ne pas trop traîner.

Me voilà donc astreinte à rester immobile, corps tendu et bras infléchis derrière le dos, comme offerte à un public imaginaire.

Il met la main sur mes yeux chaque fois qu'il m'observe à la flamme de sa lampe à huile, ignorant combien son contact me fait souffrir. Bien plus que cette posture de suppliciée extatique qu'il s'excuse de devoir m'infliger.

Tenaillé par une autre soif, il me jette un châle de laine sur les épaules. Je profite de ces cinq minutes de répit pour aller voir de l'autre côté du chevalet. Nul ne saurait mesurer combien le simple fait de contempler son image, aussi subjective soit-elle, a valeur de miracle pour une femme qui se heurte à des miroirs vides.

Saillant jusqu'à mi-corps de la toile, une parfaite inconnue lève son visage opalescent vers le ciel boréal. Aspect désincarné, regard clos par le soleil de minuit... Tout en elle trahit ma nature, même si j'ai du mal à admettre que cette chevelure de Méduse soit la mienne.

Deux décennies plus tôt, cet investigateur du paysage mental aurait usé d'une toute autre palette pour me définir. J'avais dix-sept ans, le teint rosé et la compacité d'un Renoir. Puis, un soir de septembre, le temps s'est suspendu au-dessus de ma tête. Edvard Munch n'était encore qu'un jeune garçon tourmenté lors de cette soirée dédiée à la peinture d'un autre.

Un prédateur s'était infiltré parmi les invités. Il débarquait de Louisiane, moi de ma Bourgogne natale. Je vibraï d'une énergie lumineuse. Ses antennes de papillon de nuit en frémièrent et son magnétisme infernal fit le reste.

Je reprends la pose, l'esprit tourné vers les années-lumière d'avant la mutation. Ma mémoire me ramène à décembre 70. Un terrible hiver s'abattait sur la France. Je me souviens d'un paysage figé et d'une gangue de cristal emprisonnant les eaux vives, tel un avant-goût de la main glacée qui allait m'étreindre le cœur, quelques mois plus tard.

Ma mère et moi avions passé les fêtes de Noël dans le recueillement. Par un beau dimanche de printemps, mon père avait organisé une partie de pêche dont il ne devait pas revenir. Sa barque s'était retournée, l'entraînant dans le fond du lac avec notre maître vigneron. Depuis lors, nous avons toutes les peines du monde à gérer l'exploitation. Les factures s'accumulaient, nos vignobles s'étiolaient à vue d'œil et pour couronner le tout, la réserve de vin millésimé avait gelé dans nos caves. Ma mère, remarquable d'incompétence, avait attendu la veille du jour des étrennes pour m'annoncer cette dernière catastrophe. Elle en était là, à se lamenter sur notre sort, quand Victorine, notre employée, entra avec un plateau de fruits exotiques à nous remettre de la part du baron de Verneuil. Elle déposa les fruits sur mes genoux et tendit un pli cacheté à ma mère. Les terres du baron jouxtant les nôtres, celle-ci pensa à une offre de rachat. Puis son visage s'éclaira tandis qu'elle parcourait la lettre. Par la présente, notre riche voisin la priaït de m'aviser de l'intérêt que me portait son fils Hyppolite.

Je tombais des nues ! Non seulement Hyppolite de Verneuil ne m'avait jamais laissé entendre que je lui plaisais, mais il ne recherchait pas ma compagnie. Son incurie des bonnes manières était telle que sa jeune sœur Héloïse redoutait les traditionnelles fêtes du vin. Lors de la dernière Saint Vincent tournante, j'avais croisé son regard mortifié lorsque son frère s'était écroulé, ivre mort, au milieu des villageois hilares.

Qu'espérait-il trouver dans ma corbeille de noce, hormis quelques hectares de vignes à remettre en état et pas mal de dettes à éponger ? Victorine se fit un devoir de me renseigner. D'après ce qu'elle savait, l'avis du fils n'avait pas pesé lourd face à la détermination du père. Il y avait longtemps que le baron songeait à annexer cette partie des coteaux. Elle ajouta que mon prétendant, du fait de ses excentricités, connues de Dijon à Chalon-sur-Saône, ne jouissait plus d'aucun crédit dans les familles respectables. En bref, elle me conseillait de réfléchir à deux fois avant de m'engager.

Des mises en garde bien intentionnées auxquelles je choisis de rester sourde. Notre situation était bien trop désastreuse.

Les fiançailles furent célébrées sans tarder et le mariage prévu pour l'automne. Dès lors, je fus amenée à fréquenter régulièrement la famille de Verneuil. Deux fois par semaine, le baron dépêchait son cocher à notre domicile. C'est avec une joie enfantine que ma mère et moi, emmitouflées jusqu'au menton dans un plaid de fourrure, traversions les quelques kilomètres nous séparant du château. L'hiver ne nous avait pas épargnées et l'idée d'un dîner copieux servi dans une salle bien chauffée suffisait à nous combler d'aise.

Les premiers temps, Hyppolite nous regardait comme deux lointaines cousines en passe de devenir envahissantes. Son père lui avait forcé la main et tout semblait indiquer qu'il m'en tenait rigueur. À l'heure où le soleil se mourrait, il s'esquivait sans se soucier de l'embarras général. Si bien que nos hôtes finirent par nous avouer, avec un ton de gravité laissant présager de quelque maladie honteuse, que leur fils ne jurait que par le romantisme noir du siècle dernier. À les entendre, c'était pour satisfaire à la nostalgie que mon futur époux s'en allait errer en solitaire. Face à ce couple de canards ayant couvé un œuf de rossignol qui épuisait leur indulgence, je feignis de compatir. Mais à partir de ce jour-là, je me pris d'une réelle affection pour Hyppolite. Et m'employai à le lui démontrer autant qu'il m'était possible.

A croire qu'il en fut touché. Peu à peu, il changea d'attitude à mon égard. Il se mit à m'associer à sa petite dramaturgie personnelle avec une ingénuité désarmante. En fin de repas, échauffé par les quelques gorgées de vin blanc que je lui faisais boire dans ma coupe, il me déclama des vers d'outre-Rhin dont je ne comprenais pas un traître mot. Parfois, au moment de nous quitter, il profitait de ce que ma mère détournait pudiquement les yeux pour me remettre un ouvrage interdit de sa bibliothèque. Je ne l'avais pas attendu pour lire "Les Fleurs du mal". Cependant, il me fit découvrir "La Morte amoureuse" de son cher Théophile Gautier. Et aussi "Carmilla", un roman irlandais qu'il s'était procuré à grands frais, à peine sorti des imprimeries de Londres.

Certes, il s'était attaché à moi, mais je perdis très vite l'espoir de le séduire. Sa potentialité à tomber amoureux était régie par des critères propres à neutraliser toutes mes tentatives. Je n'avais rien d'une Carmilla, ni d'une Clarimonde. À ma vitalité débordante, il préférait les relents sulfureux de beautés éthérées qui n'existaient que dans ses rêves. Me restait la perspective d'une existence paisible et prospère qu'il ne tenait qu'à moi de rendre plus excitante.

À la saison des vendanges, il reçut une lettre oblitérée de Paris. Il m'avait souvent parlé de son ami Rodolphe, un mécène dont la résidence ne désemplissait pas d'artistes désargentés et de peintres en vue, tous réunis autour d'une table où - grâce aux prodigalités

d'Hyppolite - le bon vin coulait à flot. Pour se faire pardonner de ne pouvoir assister à notre mariage, Rodolphe nous proposait de venir visiter la capitale. Ma mère jugea ce déplacement inconvenant, puis finit par donner son accord en apprenant qu'Héloïse était du voyage

Après un périple en chemin de fer entre Beaune et Paris, le fiacre nous déposa rue des Francs-Bourgeois. Comme nous nous étonnions de l'effervescence qui régnait dans sa demeure - déploiement d'argenterie et pléthores de lanternes japonaises dans le jardin - Rodolphe s'en expliqua : notre arrivée coïncidait avec une commission d'urgence devant se tenir chez lui le soir même.

Il avait assisté au procès de Gustave Courbet et s'était vivement ému du verdict. Le peintre, accusé d'avoir déboulonné la colonne Vendôme durant les émeutes de mars, se retrouvait à purger une peine de six mois dans la prison de Sainte-Pélagie. Aussitôt, Rodolphe s'était démené pour rassembler le maximum de signataires en faveur de la libération de l'artiste communard. Et pour assurer le succès de cette soirée improvisée, il avait remué ciel et terre afin d'obtenir le prêt à court terme d'une toile du maître mystérieusement intitulée "L'Origine du Monde".

Je montai dans la chambre que je partageais avec Héloïse afin d'y troquer mes vêtements de voyage contre une tenue plus appropriée. À vingt heures passées, nous étions enfin prêtes à rejoindre les convives dans la grande salle à manger. Héloïse fit honneur à tous les plats, des œufs en meurette de l'entrée jusqu'au bavarois du dessert. Hyppolite s'intéressait davantage aux infortunes de Courbet qu'à son assiette. Il put se sustenter pendant le débat politique qui s'ensuivit.

Nous allions passer au salon quand un invité de dernière minute s'annonça côté jardin. Bien que la porte fût grande ouverte, il attendit que le maître des lieux l'eût invité à entrer de son plein gré pour la franchir.

Il émergea de l'ombre, vêtu d'un costume grand siècle dont les tons chatoyants contrastaient avec la sobre élégance des toilettes masculines et le bleu uni des blouses d'artistes. Lorsqu'il passa sous le lustre, les cristaux multicolores jetèrent des reflets de vitrail sur sa pâleur mortelle. Ses lèvres trop rouges parurent aussi noires que sa chevelure qu'il portait nouée sur la nuque, à la mode ancienne. Ses traits touchaient à la perfection, mais plus je le regardais, plus j'avais le sentiment que sa façon de se déplacer recelait quelque chose de diabolique.

Rodolphe nous présenta le comte Sandro Vespérini, un amateur d'art natif de Venise qui délaissait sa ville d'origine depuis qu'il avait trouvé terre d'élection dans la lointaine Louisiane.

Le comte approuva d'un large sourire, nous révélant des dents à la nacre impeccable, puis s'inclina gracieusement devant l'assemblée médusée. À l'instant où il se redressa, je sentis son regard peser sur moi. Il m'évaluait avec tant d'insistance que je me blottis contre Hyppolite, lequel supporta mon étreinte sans ciller. Aveuglé par la radiance du comte, il affichait une expression où la stupeur se confondait à l'admiration éperdue.

Rodolphe déplorait l'absence de Degas. Le peintre des danseuses, engagé lui aussi dans la Commune, avait jugé plus prudent de rester en Normandie avant de pouvoir rejoindre son oncle négociant en coton à La Nouvelle-Orléans. Ayant évoqué cette localité, Rodolphe invita Vespérini à nous relater son périple dans le golfe du Mexique. Le comte ne se fit pas prier. D'une voix aux intonations quasi hypnotiques, quoique tempérées par la douceur de son accent italien, il se lança dans un récit peuplé d'oiseaux bariolés et d'alligators grisâtres. Il nous parla d'arbres géants aux racines plongeant dans la fange et d'une ville qu'il nous dépeignit sur fond de luminosité brumeuse.

Hyppolite buvait ses paroles. Il resta bouche bée en apprenant qu'il existait un petit Paris du dix-huitième siècle encore intact sur l'embouchure du père des fleuves. Conscient de la fascination qu'il exerçait sur ce hobereau de province, le comte le convia en tapotant l'assise du sofa sur lequel il siégeait. Hyppolite se leva si précipitamment qu'il en renversa sa chaise.

Je me surpris à envier mon futur époux. Que n'avais-je laissé parler mon cœur au lieu de mes nerfs ! Il paradait à côté de ce fabuleux personnage, me laissant d'autant plus frustrée que je n'entendais rien de leurs effusions verbales. Près de moi, Héloïse croquait des pralines, un souvenir de Louisiane. Je pouvais néanmoins constater qu'Hyppolite s'était vite enhardi. Encouragé par l'affabilité du comte, il poussait la familiarité jusqu'à jouer avec les dentelles de sa chemise. Déjà passablement éméché, il vidait son verre plus souvent qu'il ne l'aurait dû. Tant et si bien que mon valeureux fiancé ne tarda pas à s'assoupir, pieds ballants par-delà l'accoudoir et bras en croix en travers du sofa.

Arriva l'heure où Rodolphe rameuta les signataires. Indifférent à leur cause, Vespérini se dirigea vers Héloïse et moi-même. Puis, une main tendue vers chacune, Il nous proposa d'aller admirer le fameux tableau. Ce privilège étant normalement réservé aux messieurs, Héloïse se récria pour la forme. La curiosité aidant, elle accepta la main offerte. Moi, je pressais déjà l'autre dans la mienne et la trouvais étonnamment chaude.

Un écran de satin rouge dissimulait la toile. Le comte l'ayant fait coulisser, nos regards échurent en contre-plongée entre les jambes ouvertes d'un sujet féminin sans visage. Les joues d'Héloïse devinrent aussi cramoisies que le rideau. Elle émit quelques protestations étouffées

et s'enfuit dans un bruissement de taffetas. J'étais moi-même si soufflée par le réalisme de la scène que je reculai d'un pas, et me heurtai au comte.

Il se plaqua derrière moi, puis me poussant vers le tableau, il appuya son index sur un point précis de la cuisse du modèle, comme s'il en éprouvait la consistance.

« C'est là, dans l'artère fémorale, que les femmes sont le plus savoureuses. »

Troublée par l'étrangeté de ce propos, je crus à une figure de style visant à m'épargner des mots trop directs. C'était bien mal le connaître. Sorti de son numéro mondain, Sandro est cru, brutal, et tout à fait incapable de la moindre métaphore

Toujours est-il que j'étais déjà perdue. En dépit de l'avidité que je lisais sur sa physionomie, je lui signifiai que je tenais l'intégralité de ma personne, y compris mes artères, à son entière disposition. Et quand bien même ses prunelles verdâtres s'étaient teintées de sang, un je ne sais quoi de purement angélique adoucissait l'éclat surnaturel de son regard.

Il m'entraîna vers un banc situé dans la partie la plus ombreuse du jardin. Et là, sans autre forme de préliminaires, il s'acharna à coups de dents sur l'étoffe de mes bas de soie, dénuda ma cuisse droite et mordit au plus profond de ma chair. Si profondément que l'air se mit à pulser au même rythme que les bruits de succions. Les lanternes japonaises entamèrent une giration formidablement croissante et je fus soulevée du banc par une force attractionnelle qui me projeta par-delà les arceaux de rosiers grimpants.

Quand je retrouvai mes esprits, le comte avait disparu. L'explosion d'étoiles filantes retombait sur le jardin en pluie de paillettes gelées. Butant sur les cailloux de l'allée, la vue brouillée par quelques taches résiduelles, je frissonnais malgré la tiédeur de la nuit. Parmi les silhouettes floconneuses qui s'agitaient à l'intérieur, j'aperçus Hyppolite, encore plus vacillant que moi. Le comte le soutenait et insistait pour le reconduire dans sa chambre. Me voyant plantée au milieu du salon, il passa la pointe de sa langue sur ses lèvres d'une manière si provocante que je l'aurais poursuivi dans les escaliers s'il ne m'avait clouée d'un regard.

Je me levai très tôt ce matin-là. Hyppolite n'apparut qu'à l'heure du déjeuner, échevelé, le teint crayeux. Il tressaillit lorsque je fis mine d'arracher le ridicule foulard qui lui couvrait la gorge. Histoire de le narguer, je lui exhibai ma gorge irréprochable afin qu'il comprenne que je portais les mêmes stigmates que lui, mais à un endroit où il n'aurait pas idée d'aller voir.

La suite de notre séjour se déroula sans incident notoire. Pendant une semaine, Rodolphe nous mena à travers les boulevards arborés de la capitale récemment assainie. Refusant de s'extasier sur les belles façades haussmanniennes, Hyppolite condamnait l'ensevelissement du Moyen Âge sous les fondations de constructions dénuées de charme.

Depuis le pavillon Baltard jusqu'à la Nouvelle Athènes, il nous asséna ses vues passéistes et ne cessa de pester contre la dictature de la vie moderne.

Nous étions sans nouvelle de Vespérini. Craignant de ne trahir son trouble, Hyppolite me chargea de questionner notre hôte. Il ne put cacher son désarroi en apprenant que le comte avait fait ses malles et qu'il était vraisemblablement en route pour la Vénétie. Désespéré, il s'en alla arpenter les allées du cimetière de Ménilmontant et s'abandonna à son chagrin secret sur le faux gothique des monuments funéraires. Moi, déjà sous l'emprise d'un réseau de fibres psychiques, j'avais l'intime conviction que le comte n'avait pas quitté Paris.

Le matin de notre départ, une calèche affrétée comme un corbillard s'arrêta devant le portail. Le comte en descendit, le visage dissimulé sous un amas de crêpes sombres. En réalisant que son ami d'un soir bravait le pâle soleil d'automne à seule fin de lui dire adieu, Hyppolite eut le cœur soulevé par une vague d'amour. Il lui suggéra d'agrémenter son voyage en faisant une étape en Bourgogne. Il bouillait d'impatience de lui faire partager l'intégrale d'Horace Warpole dans la fraîcheur des caves en croisées d'ogives. Et pour mieux l'appâter, il lui vanta l'épaisseur des draperies de chintz abritant la chambre attenante à la sienne. Le comte lui promit d'être des nôtres au soir de la cérémonie. Conquis au-delà de toute mesure, Hyppolite se jeta à son cou et l'embrassa sur les lèvres à travers la double épaisseur de voiles noirs.

Vespérini tint parole. Nous étions en train de démonter la pyramide de nougats du festin de noce lorsqu'un cabriolet noir rehaussé d'argent roula sur les pavés. Hyppolite s'élança dans la cour et s'immobilisa devant le marchepied, prêt à saisir la main gantée de notre visiteur.

Ce fut donc par la grande porte et au bras de mon époux que le comte Vespérini pénétra dans notre demeure.

Quant à la suite... Que dire d'une période aussi floue, où plaisirs et douleurs furent si intimement mêlés... Ainsi que je pouvais m'y attendre, la visite du comte se prolongea en nuits languides dont nous émergions dans un état de plus en plus comateux, en journées paresseuses durant lesquelles Hyppolite et moi-même étions trop puissamment envoûtés pour remarquer les changements de nos apparences respectives.

Alors que le comte palliait la fuite de mon essence vitale en me nourrissant à même ses veines, Hyppolite dépérissait. Alors qu'insidieusement, je subissais les prémices de la métamorphose, Hyppolite rendait l'âme, livide et béat, sur la poitrine ensanglantée de notre ami.

Désormais, mon cher époux repose en paix sous le marbre noir de sa crypte. Puisse-t-il

me voir de là où il est, s'enfiévrer pour l'idéal tragique que je suis devenue et réchauffer son cœur glacé à la flamme que je n'ai pas su lui inspirer de son vivant.

La séance s'arrête là. Edvard désirait un compromis entre vie et mort, attirance et répulsion, apogée et décadence. À en juger du résultat, c'est plutôt réussi.

Il a sorti ses chiffons de térébenthine. Je me rhabille en hâte tandis qu'il nettoie ses brosses. Dans moins d'une heure, la mer virera au blanc laiteux. Cela me laisse tout juste le temps d'aller prospecter le long du port. Avec un peu de chance, j'y trouverai bien un marin gavé de bière blonde, de pain de seigle et de poisson fumé.

Malgré l'imminence de l'aube, je m'attarde à la contemplation d'une composition monumentale en appui sur le mur. Trois femmes y incarnent l'inéluctable processus de décrépitude. Période de latence pour la première, une nymphe vêtue de blanc qui se tourne vers le large. Maturité triomphante pour cette dryade nue et fardée, opposant sa souple lascivité au maintien rigide de la troisième dont le visage cerné de noir annonce la fin prochaine, tel un faire-part de deuil.

Décidément, cet homme est hanté par la mort. Il n'est pas sans savoir qu'il existe un état intermédiaire. Mais a-t-il idée de ce qu'il en coûte de vouloir échapper au sort commun ?

Sandro me dit que de toutes ses créatures, je suis la plus ingrate. Il est trop fier de cette substance inaltérable qu'il m'a inoculée, bien trop imbu de son éternelle jeunesse pour comprendre que j'eusse préféré les meurtrissures du temps à cette perpétuelle sensation de coquille vide.

Quoi qu'il en pense, je ne lui dois rien. Rien, si ce n'est ce halo spectral que le peintre a si justement capté. Cette trouble luminescence qui émane de sa Madone scellera mon accession à la dignité d'œuvre d'art.

Michelle Lesuisse « C'est une Nuit »

C'est une nuit. Tard. Il fait froid. Plus que froid : il a neigé. Elle est toute emmitouflée dans un long manteau bleu clair. Une écharpe noire. Un bonnet noir qui ne sert pas à faire joli, non là il s'agit d'avoir chaud, pas de plaire.

Elle marche depuis un moment déjà. Elle ne sait pas vraiment où elle va. Elle sait juste qu'elle ne veut pas rentrer. Chez elle, un mari. Un mari gentil. Oui gentil. Mais tellement décevant. Ça, elle ne l'a jamais dit. Personne ne sait que ce mari est, au fond, insignifiant. Ils n'ont rien à se dire. D'ailleurs ils n'ont jamais rien eu à se dire. C'est comme ça. Elle croyait que ça suffisait mais non, ça ne suffit pas.

Alors elle part.

Elle a froid.

Rien avec elle. Juste son manteau, son sac. Une jupe, des bottes peu pratiques pour la marche, surtout une marche qui sera longue, sûrement.

Un peu d'argent aussi. Pas beaucoup mais elle pourra peut-être prendre un ou deux trains, se loger. Elle verra.

Elle a des amis, de la famille mais ce n'est pas ce qu'elle veut.

Elle a grandi tranquillement, dans une petite ville de province. Quelques beaux quartiers, dont le sien, enfin celui de ses parents, quelques quartiers moins favorisés pour donner le change. Une place avec une fontaine, un monument aux morts, une mairie. Tout ça très triste, enfin elle, elle a toujours trouvé ça triste, cafardeux. Et le cafard elle l'avait souvent. Comme ça diffus, sans trop le savoir d'ailleurs.

Elle a fait des études honorables, moyennes. Rien d'extraordinaire. Parce que rien ne l'intéressait vraiment. Pas de passion, rien qui la dévore. Elle ne pensait pas qu'elle pourrait être dévorée par quoi que ce soit. La vie allait comme ça.

Quelques amies. Sans plus. Des filles avec qui elle allait au cinéma ou alors prendre un verre. Parfois c'était même les boîtes de nuit. Comme ça, parce qu'on le lui proposait.

Elle plaisait. Les garçons l'invitaient. Elle dansait, c'était amusant mais pas essentiel, elle aurait aussi bien pu rester là, à ne rien faire, vaguement animée par la musique, par l'agitation des autres.

Parfois ils l'embrassaient. Ses amies étaient un peu jalouses, elles trouvaient qu'elle avait de la chance. C'est ce qu'elles lui disaient. Elle souriait un peu, pas convaincue. Elle ne savait pas trop si « avoir un petit ami » lui plaisait. Elle a commencé à en avoir. Ils sortaient maintenant, comme ça, garçons, filles. Il y avait des jalousies, des larmes. Pas pour elle. Les histoires commençaient, finissaient, ça n'avait pas d'importance. Elle ne le disait pas, elle faisait comme si ça l'intéressait. Parfois même, comme pour faire plaisir, elle feignait d'être affectée par une rupture, un manquement. Mais non, en vrai, aucune importance, tout ça.

On la trouvait calme, équilibrée, rassurante. Jamais d'histoires. Ses parents étaient contents aussi : une fille sans problèmes, vraiment. Pas très affectueuse, plutôt renfermée. Mais toujours prête à les aider. Compatissante non dans les mots mais dans les actes. N'était-ce pas le principal ? C'est ce qu'ils se disaient souvent, vaguement inquiets toutefois.

Elle était belle. Le genre de beauté régulière dont beaucoup de femmes rêvent, les traits fins, un peu enfantins, petit nez, jolie bouche en cœur, les yeux bleus en amande, etc. Un beau corps aussi, élancé, des membres fins, la taille bien dessinée, de beaux seins fermes et tentants. Elle savait mettre son corps en valeur, des vêtements simples et beaux, de belles matières, de belles couleurs. Elle choisissait cependant tout ça très vite, vraiment sans narcissisme, presque distraitemment. Et elle ne semblait pas y trouver beaucoup de plaisir. Mais ça ne l'ennuyait pas non plus.

C'est dans une de ces boutiques où elle allait régulièrement qu'elle l'avait rencontré.

Elle était en train d'essayer des chaussures. De jolis escarpins noirs, à talons, pour mettre en valeur le galbe de ses jambes, selon l'expression de la vendeuse, qui connaissait sa famille et la traitait avec la déférence qu'elle pensait lui devoir ou faire semblant de lui devoir.

Elle s'était sentie observée, ce dont elle avait plutôt l'habitude, même si elle n'en tirait aucune gloire ni satisfaction d'ailleurs. Mais observée, peut-être un peu différemment. Un regard qui finalement l'avait intriguée. Il semblait perplexe, hésitant. Ce n'était pas cette fois de l'admiration, de la convoitise, du désir, enfin tout ce qui l'ennuyait depuis toujours, il faut bien le dire...

Et puis brutalement il avait détourné les yeux, non comme quelqu'un qui serait gêné d'être surpris mais comme si au fond il ne l'avait pas vraiment vue, comme si ce n'était pas elle qu'il regardait.

Bon elle avait payé ses chaussures, et s'en était allée, un peu ... comment dire ? Perturbée ? Le terme serait fort mais troublée. Oui troublée par cet homme, il fallait bien qu'elle en convienne.

Cependant elle n'y avait pas pensé longtemps. Elle était rentrée, avait géré la fin de la journée, un peu machinalement, comme toujours. D'abord les enfants à récupérer à l'école, l'institutrice à la mine toujours un peu inquiète :

« Il faut que je vous parle, Madame. »

Mais elle s'en allait, prenant l'air le plus pressé qu'elle pouvait, son fils un peu penaud, pas très gai, qui suivait derrière. C'était toujours les mêmes discours, les mêmes parolotes qui ne servaient à rien qu'à apaiser la conscience professionnelle de cette mêle-tout plutôt incompétente, globalement.

Quelques courses ensuite, la boulangerie, les propos de circonstances :

– Quel temps !

– Oh oui, vivement le printemps.

Et les sourires assortis. Ah sourire, c'était mécanique, machinal. Une sorte de politesse. Elle leur devait bien ça. Enfin on l'avait élevée comme ça. Un sourire un peu hautain tout de même. Un peu méprisant même, si on l'observait avec détachement, ce qui arrivait parfois.

Et puis les devoirs, les crises, les larmes. Elle semblait traverser tout ce brouhaha sans en être affectée. Lisse. Inaltérable. On aurait pu penser que son fils, justement lui, voulait absolument l'atteindre, obtenir une réaction, quelque chose, quelque chose d'autre que ce calme de panthère sûre de ses forces. Mais il n'y arrivait pas.

C'est peut-être de ça qu'il était tombé malade. Ça avait duré des mois, l'hôpital, la valse des médecins, les infirmières, la nuit dans la chambre surchauffée et cette odeur, à la fois réconfortante et écœurante, l'odeur des blessures de l'enfance, l'odeur de la mort aussi.

Sa famille, ses amis, tout le monde l'entourait, elle, la mère, celle qui n'allait pas supporter, celle qui allait s'effondrer. On la voulait fragile, au moins maintenant, au moins dans cette situation, extrême, il faut bien le dire, ce qu'il y a de pire, risquer de perdre un enfant... Pour une mère...

Mais non. Elle tenait. Elle agissait efficacement, faisait le nécessaire. Et toujours ce sourire. Et toujours cette beauté.

C'était presque inquiétant. Là on ne la suivait plus, on commençait à la trouver dure. Son mari, notamment, en était venu à douter. Il l'observait à la dérobée, cherchait une trace d'émotion, une larme, quelque chose. Mais non, décidément rien.

Le temps avait passé, là encore. L'enfant était sauvé. Enfin ... Peut-être pas aux yeux de son anxieuse maîtresse, ne pouvait-elle s'empêcher de penser, amusée.

Et puis ce jour-là. En hiver. Quelques mois après l'achat des escarpins. C'était dans la rue, cette fois. Bêtement, comme dans les films, elle était chargée de documents professionnels qu'elle avait laissés tomber. Et comme dans les films, parce que dans la réalité, en général, il faut se débrouiller seule, bien sûr, un homme s'était précipité. Et c'était lui. Etrange qu'elle l'ait reconnu, elle qui était peu physionomiste. Elle l'avait reconnu tout de suite même. Ses yeux : des yeux qui la regardaient et en même temps regardaient plus loin, plus haut. C'était étrange, ce regard.

Il n'avait rien dit. Lui, il avait juste souri, mais pas un sourire mécanique, quelque chose de doux. Tellement doux.

Et elle avait senti une pression, une sorte de pincement, quelque chose d'étrange, qu'elle n'arrivait pas à identifier. Quand il s'était éloigné, elle avait eu envie de le suivre. D'ailleurs, non, ce n'était pas de l'ordre de l'envie, c'était une nécessité, quelque chose qu'elle ne contrôlerait probablement pas.

Et, pour la première fois depuis dix ans peut-être, elle avait pleuré. Comme ça, dans la rue, derrière lui, sans oser courir toutefois. Sans savoir si elle voulait qu'il la voie, dans cet état, pitoyable. Mais sans se préoccuper non plus des autres, ces fantômes sur le trottoir, ceux qui n'avaient jamais existé et n'existeraient jamais.

Elle l'avait vu monter dans une voiture, à la place du passager, n'avait pu distinguer qui conduisait, homme ou femme. Et la voiture s'était éloignée.

Elle ne se souvient plus comment elle est rentrée chez elle, qui était présent, ce qui se passait. Elle se revoit seulement quelques heures plus tard attablée et son mari qui l'observe, inquiet. Elle voit ses lèvres bouger et s'aperçoit finalement qu'il lui parle. Mais elle ne répond pas, elle n'arrive pas à parler. Elle n'arrive même pas à penser.

Et maintenant elle est là, sur la route.

Elle n'a aucun regret.

Michelle Lesuisse « Intérieur Nuit »

M'ouvrir les veines. Je ne peux pas continuer, ça ne peut pas continuer. Pas envie de sortir, je n'ai plus rien à faire. J'aurais dû mourir. Avec lui. C'est comme ça que c'était prévu.

Je ne supporte plus, ces yeux qui me hantent, m'interrogent, ce regard : il n'a pas compris. Il a d'abord cru à une caresse, une de plus. Puis la lame est entrée, ça a fait mal, alors ce regard « que fais-tu ? que veux-tu ? »

La télé ! mais qu'elle baisse le son, je suis fatiguée. Quelle fatigue ! Du silence, de grâce du silence !

Son geste aussi. Quand il a compris, qu'il m'a attirée quand même, quand son sang a coulé sur mon ventre. C'était chaud, doux, je n'ai rien dit, j'étais paralysée. Et son sourire. Apaisé, je l'ai trouvé apaisé. Je veux croire qu'il l'était.

Ça aurait pu durer toujours. Je ne comprends pas, pourquoi ces refus ? Il refusait tout ce que je pouvais lui donner, il refusait que je le trouve beau : « Tu es mignonne mais non, je ne suis pas beau ». Il se voulait laid, physiquement, moralement : « Tu sais, dès qu'il y a une connerie à faire, je la fais, je suis comme ça ». Qu'est-ce que ça voulait dire, que la connerie, c'était de me rejeter, qu'il aurait voulu faire autre chose qu'une connerie ? M'aimer ? Je le voulais pour deux. Mais on ne peut pas vouloir pour deux. Moi, je n'ai pas pu en tout cas.

Maintenant les déambulations des gardiennes. Elle essaient de m'aider. Un « drame passionnel », ça va, ça passe, ça suscite même un peu l'admiration, c'est romanesque ! Pourtant non, je ne me sentais pas dans un roman, plutôt dans un cauchemar. Quand on me l'a enlevé. Définitivement. Il m'avait enlacée, il me tenait serrée, je me souviens des marques sur ma peau. Elles sont restées longtemps. Je crois que maintenant encore..., mais je n'ai plus regardé, je ne veux plus me voir, plus jamais. Je le regarde lui, je suis lui maintenant. Donc je suis morte. Pas difficile à comprendre. Pourquoi me force-t-on ? Je n'ai pas faim. Je n'ai pas soif. Je ne veux pas dormir. Si je dors, je rêve de lui vivant et c'est trop dur, insupportable. Je ne veux pas dormir ! Plus jamais. Ou si : je veux dormir pour toujours. Et sans rêves.

Je ne veux pas expliquer. Personne ne comprend. On ne me pose pas de questions. C'est pire. Je vois dans leur regard l'incompréhension. Ils se demandent pourquoi j'ai tout bousillé, ma vie, celle de mon mari, celle de mes enfants. Oui je sais. En fait non je ne sais pas, c'est comme ça. Ça couvait, moi je sentais que je n'étais pas une gentille femme au foyer, une gentille mère de famille, belle maison, belle voiture, beaux et riches amis. Je savais que je n'étais pas ça. Je n'aurais jamais dû accepter. J'ai cru que je pourrais l'oublier. J'étais en colère, je me souviens bien. Après tous ses abandons, finalement, j'étais en colère. Pas trop tôt ! Mais ça n'a pas duré, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je savais en retournant le voir, je savais ce que je faisais. Je fichais tout en l'air, c'était sûr. Et je crois bien que je savais que je nous tuerais.

La voilà qui sombre dans ses cauchemars. Le cri habituel. Je ne sais même pas ce qu'elle a fait, je ne veux pas le savoir. Elle a essayé de me parler mais je n'ai pas répondu. Tant pis, je ne peux rien pour elle. Puisque je suis morte.

Il n'est pas mort tout de suite. Ça a duré combien de temps, plusieurs heures probablement. Il n'a pas parlé, si, il a enfin murmuré ce que j'avais toujours espéré. Je me demande s'il s'est mis à m'aimer parce que je venais de le tuer. C'était peut-être ça le sens de ses paroles « Je cherche une femme qui me suive loin, bas. ». Je croyais qu'il parlait de sexe, d'alcool. Maintenant je me demande. Mais si c'est bien ça, je n'ai pas été cette femme puisque je n'ai pas été capable de le suivre jusqu'au bout.

Mes cris dans la nuit, comme si c'était ceux de quelqu'un d'autre, je criais et je m'entendais crier. C'était étrange. C'est comme ça que j'ai donné l'alerte. Quelle idiote ! Mais ça a été tellement terrible quand je n'ai plus senti son cœur battre contre mon corps. Dans mon corps.

Je suis faible, dans du coton. Comme cette nuit-là. Je pensais que le valium ferait effet. Je ne sais plus combien j'en ai pris. Trop peu. A l'hôpital on m'a dit que j'avais eu de la chance. Si j'avais pu, j'aurais ri. De la chance !

La chance ça avait été de le revoir. Son appel. Enfin ! Après toutes ces années. Je n'ai pas hésité. Je n'ai rien expliqué, je ne voulais pas dire et je ne voulais pas mentir. J'ai juste dit qu'il fallait que je parte, quelque chose du genre, du genre banal. J'ai pris la voiture. Le même chemin. Je m'en souvenais parfaitement, bien sûr. Ça a été bouleversant, cette impression que, oui, ça valait la peine d'être né. Cette sensation que rien ne serait plus jamais pareil. Que rien n'était plus possible. J'ai cru que c'était ce qu'il voulait : j'ai frappé.

Raokshna « Apocalypse »

Un soupçon de néant et de souffrance.
Une pensée tortueuse et affligeante.
Et cet abîme ombrageux qui avance sans crainte,
sabrant la candeur de nos espoirs,
s'empare de mes baisers et les déchires, colérique.
Les larmes coulent à flot.
Les hommes se replient sur leur chagrin et vomissent de répugnance,
tandis que les enfants s'enflamment.
Ils se plaisaient à compter les nuages qui ne sont plus que de pitoyables cendres.
Et le ciel ne sait plus quelle couleur adopter sinon le noir que le soleil lui renvoie.
Brèves réflexions languissantes de nous pétrir de fureur.
Les ouvriers ont détruit leur propre chantier.
A la rancune du cœur, terre et eau s'élèvent pour nous avaler.
Plus loin les arbres se déracinent et les animaux conspirent.
Se prépare, une bataille irréversible. La fin des temps.

Raokshna « Musique »

Une vague de frissons qui m'étreint
M'emmenant dans une mer d'émotions
Ces accords qui paraissent anodins
Exaltent mes plus fortes sensations

Eprise par tant de ravissement
Mon âme entière se noie, usée
Et accablée par ce saisissement
Je me revois rugir d'alacrité

Ces images pleines d'émoi me remuent
Dans mon coeur elles ne cessent de vibrer
Laisant entrer mille pensées émues
Visions d'un univers inhabité

Et mon corps qui se languit de cet art
De votre enchantement véhément
De vos paroles indéniables
Je vénère ce précieux talent

Raokshna « Nocturne »

Dans ce paysage les plaies sont effacées
Toutes les douceurs sont ravivées par la baie
Et la lune chante sagement ses beaux airs
Pendant que la brise lentement disparaît

Un plaisir endormit grandit dans mon cœur
L'imagination s'élève ; vaste lueur
Ce qui longtemps m'a tourmentée dans ce chaos
Me revient glacial quand l'ardeur tombe à l'eau

Mais que sont devenus tous mes beaux souvenirs ?
Ces images qui résidaient en mon esprit
Autrefois essences de mes joies affamées

Dans cette atmosphère se mêlent rangés
Bonheurs et malheurs d'une triste entité
Cette sinistre beauté qu'on appelle Nuit

Rolf « Fixe »

A mes pieds s'étale un gouffre sans fond et vide
Tapissé d'épines, boyau étroit, morbide,
C'est, d'ici à la mort, un long intervalle,
Un vieux puits de mine, trop humide et sale.

A quoi bon résister, et creuser plus avant,
S'arracher les ongles, sur des éclats tranchants
Car souffrance ici-bas, et enfer à la fin,
D'une enfance triste, à l'écrin de sapin...

Alors fils, cesse tout, arrête la lutte !
Vois se mêler ton sang, et l'eau troublée du Styx,
Qui polluent tes veines, hébété, regard fixe

Aussi sûrement que le son de la flûte
Du temps qui t'envoûte et berce ton malheur
Transperce tes tympanes ton esprit et ton cœur.

Kaily Caine « Rose »

Je suis le noir géographe étudiant ton corps
Et sur les nuages de mes fantasmes, encore,
Je regarde tes collines, tes creux de chair,
Ces étoiles éteintes dans tes yeux qui ne me verront plus.

Je pose mon doigt qui court sur ton ventre désert.
Petit Explorateur plonge dans une rivière de sang
S'écoulant vers ton mont de Vénus, lentement,
Se perdant dans la grotte aux plaisirs inconnus.

Ma Rose Livide, je t'ai cueillie dans le noir profond,
Emmenée dans un Eden, tuée avec passion
Et dans ces draps pâles qu'à présent tu rougis
Je te contemple, belle à en mourir, toute nue.

Pourquoi es-tu partie avec ce voleur ?
Pourquoi me quitter pour ce vampire profiteur ?
Traîtresse ! Tu ne méritais que de périr
Mais ton dernier souffle disait « pardon » et je l'ai cru.

Nous ferons l'amour criminel et interdit.
Tu as trépassé mais comme avant nous serons unies.
Un fiévreux baiser sur tes lèvres de givre
Jumelle, tu n'es rien qu'à Moi et tu l'as toujours su.

Rachel Gibert « Une peur sans nom ? »

Méfiez-vous de mes doigts crochus comme des serres,
Ces instruments vernis que m'envient les sorcières !
Avec, je laboure les âmes et les cœurs,
Et j'y sème, à brassées, la tristesse et la peur.

#

Mon regard, aiguisé comme le fer des lances,
Transperce les corps et les pique de souffrance.
Même avec les bombes et les chars de combat,
La guerre ne ferait pas autant de dégâts !

#

Mon sourire fait penser à une blessure,
Montrant mes dents qui appellent à la morsure.
Quand ma bouche s'emplit du goût de votre sang,
J'exulte soudain d'un plaisir presque indécent !

#

Rien ne peut me plaire plus que vous voir souffrir,
Et de rencontrer votre regard de martyr,
Quand, lassée du jeu, j'ôte le doute et précise :
« Je suis la mort, comment faut-il que je le dise ? »

L'EXPRESSIONNISME DANS LE CINEMA ALLEMAND

1. La Genèse de l'Expressionnisme

Le mouvement expressionniste apparaît au début du XXème siècle en Europe du Nord et essentiellement en Allemagne. Ce mouvement touche entre 1908 et 1918 les domaines de la peinture, de la littérature, du théâtre et consécutivement celui du cinéma en 1919 à la naissance de la République de Weimar.

Apparu au début du siècle dans les arts plastiques, il manifeste une défiance à l'égard du monde moderne, le désir de remonter à des temps antérieurs censés plus purs. Il choisit volontiers le cadre de ses actions dans la vieille Allemagne ou l'Europe centrale médiévale. Le souffle du romantisme et de l'esthétique gothique le rattache au fantastique de la décennie précédente dont il reprend thèmes et personnages.

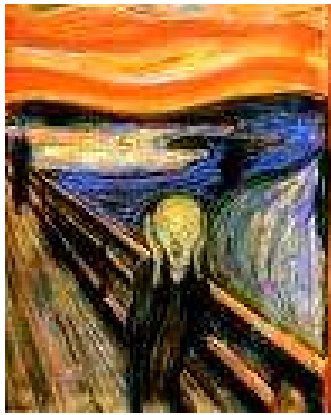


Cloître dans la Neige – Caspar David Friedrich 1810

Cette vision qui affirme un art paroxystique et révolté, est principalement allemande. Néanmoins des artistes tels que Caspar David Friedrich et Edvard Munch en peinture ou Franz Kafka peuvent être considérés comme des expressionnistes.

L'expressionnisme en peinture se démarque alors de l'impressionnisme français qui domine avec sa description d'une réalité concrète. La fracture sera marquée par l'apparition de couleurs vives et de lignes acérées, de courbes multiples et de formes caricaturales, issues de terreurs romantiques.

L'expressionnisme est un peu considéré comme le successeur du Fauvisme (Matisse, Braque, Vlaminck...) mais sera plus considéré comme une réaction contre un certain académisme régnant et envers la société que comme une véritable école.



Le Cri – Edvard Munch 1893

Mais c'est le cinéma qui va répandre l'image la plus populaire de l'expressionnisme. L'Allemagne va donc, après la première guerre, engendrer une série de films à l'esthétique emprunte d'expressionnisme littéraire et pictural.

Ce mouvement expressionniste se définit par le primat de l'intellect sur le naturel, offrant une stylisation du monde. Ses représentations sont souvent basées sur des visions angoissantes, déformant et stylisant la réalité pour atteindre la plus grande intensité expressive. Celles-ci sont le reflet de la vision pessimiste que les expressionnistes ont de leur époque, hantée par la menace de la Première Guerre mondiale. Les œuvres expressionnistes mettent souvent en scène des symboles, influencées par la psychanalyse naissante et les recherches du symbolisme.



Eric Heckel – Deux soldats Blessés 1915

Ces partis pris stylistiques sont symptomatiques des dispositions psychologiques profondes de la société allemande. L'état psychologique du pays se manifeste dans les films expressionnistes. L'expressionnisme se veut alors de traduire avec force les émotions nées d'un climat d'angoisse et de visions de cauchemars.

Au sortir de la première guerre mondiale, l'Allemagne vaincue fait l'expérience de la dépression et de la perte de repères. L'humiliation de la défaite ajoutée aux séquelles de la guerre et à l'effondrement des structures politiques et économiques provoque une profonde instabilité dont profitera plus tard le nazisme.



Oskar kokoschka – Narzeczona Wiatru 1914

Dès 1919, le cinéma allemand s'ancrera dans un expressionnisme marqué par la stylisation géométrique du décor, les saisissants contrastes d'ombres et de lumières, l'emploi du clair-obscur, une rigueur théâtralisée des personnages, des ambiances surnaturelles.

L'expressionnisme s'oppose au niveau des sens à l'impressionnisme car il ne s'attache pas à représenter l'objectivité mais plutôt la projection d'une subjectivité, une réalité distordue se devant d'inspirer au spectateur une réaction émotionnelle. C'est la réceptivité de l'artiste qui prédomine sur celle des sens communs face à la passivité du réel. Une réalité soumise aux états d'âme des artistes et des spectateurs. L'appellation « expressionniste » évoque ainsi un style mêlant distorsion de la représentation et pathos, elle fait référence à une attitude créatrice d'un monde à façonner et à construire. L'artiste figure alors les sentiments que lui inspire le monde.

2. Les Origines du Cinéma Expressionniste Allemand

L'Expressionnisme désigne donc à la fois une période spécifique dans l'histoire des Arts en Allemagne, et également une qualité stylistique générale. Cette ambivalence concerne aussi l'utilisation de cette notion par rapport au cinéma.

Un courant prolifique pour le cinéma en Allemagne s'étend en effet durant toutes les années 1910. La sortie de « L'étudiant de Prague » en 1913, métrage issu de la collaboration entre les

réalisateurs Stellan Rye et Paul Wegener amorcera une rupture avec les formes cinématographiques traditionnelles prisonnières des influences littéraires et théâtrales. Tourné en décors extérieurs, il se rattache par ses thématiques à la tradition nordique du double (doppelgänger) et s'inspire de la littérature romantique et post-romantique, et notamment des contes d'Hoffmann et de Poe. Une histoire d'un dédoublement de l'âme qui constitue une sorte de germe préparatoire à l'expressionnisme.

Ainsi s'amorce, par les traits originaux de ce film, une nouvelle dimension pour le cinéma allemand au sein de laquelle l'expressionnisme sept années plus tard n'hésitera pas à s'engouffrer : le fantastique.

S'ensuivra « Le Golem » de Wegener en 1915, auquel le réalisateur offrira une seconde version en 1920. En outre une nouvelle version de « l'Etudiant de Prague », refaçonée selon les codes, sera réalisée par Henrik Galeen en 1926.

La première guerre favorisera l'essor du cinéma allemand et dès lors la production s'enorgueillira d'être à la fois plus abondante et de meilleure qualité. Durant la période de la République de Weimar (1918-1933), instaurée après l'effondrement de la monarchie, et ce malgré la défaite et la crise économique, l'industrie cinématographique allemande devient la plus puissante d'Europe, et sera la seule à pouvoir s'opposer à l'hégémonie d'Hollywood.

La plus importante maison de production cinématographique est la UFA fondée en 1917. A compter de cette époque, l'Allemagne sortira quasiment 200 films chaque année d'une production variée, englobant en outre des films issus du phénomène expressionniste. Néanmoins, c'est l'influence de ce courant qui va établir une unité dans la cinématographie de la République de Weimar.

Ainsi pour rivaliser avec les productions luxueuses d'Hollywood, les réalisateurs des studios de la UFA vont avoir recours à la méthode du symbolisme destinée à compenser le manque de moyens, et à une mise en scène créant une atmosphère et une profondeur d'expressivité aux films en empruntant à d'autres arts certaines influences. Qu'il s'agisse aussi bien de l'architecture ou de la peinture pour certains décors, de la littérature pour l'élaboration des personnages et l'écriture du scénario, ou encore du théâtre pour les éclairages, certaines actions et le jeu des acteurs.

Compensant des moyens plus conséquents, les premiers films expressionnistes firent usage de décors abstraits, aux motifs géométriques absurdes, et de dessins sur les murs et les planchers destinés à représenter les lumières, les ombres et les divers objets. L'exagération des formes et des personnages offrant une vision d'univers artificiel. Mais cette tendance à l'abstraction à outrance s'amenuisa au fil des années. En ce sens, les premiers films expressionnistes dont « Le Cabinet du Docteur Caligari » (Robert Wiene – 1919) et « Nosferatu » (F.W.Murnau – 1922) sont puissamment symboliques et flirtent avec le surréalisme.



Le Cabinet du Docteur Caligari – Robert Wiene 1919

Le cinéma expressionniste se détourne alors d'une réalité jugée cruelle et décevante pour se réfugier dans un univers halluciné. Marqué, entre autres, par les recherches de l'expressionnisme pictural, ce courant trouve son origine dans le pessimisme ambiant, l'angoisse et le repli, conséquemment aux difficultés auxquelles l'Allemagne vaincue est confrontée. Ce cinéma, fuyant toute représentation réaliste, est conçu à la lumière des studios, comme à l'écart du monde véritable.

L'âge d'or de cette cinématographie, constituant l'apogée du muet se déroule de 1919 à 1929 et résulte de la convergence vers Berlin d'une forte proportion d'étrangers qui contribuent à lui donner ses titres de noblesse. Les Autrichiens, les plus nombreux se fondent alors au creuset germanique tels Fritz Lang et Georg Wilhelm Pabst. A cette époque, où Berlin exerçait un grand pouvoir d'attraction, le cinéma allemand se comporta comme Hollywood avait commencé à le faire, accueillant à bras ouvert tous ceux qui frappaient à sa porte et les assimilant au profit de son impressionnante industrie cinématographique.

Les thèmes, où les figures de monstres occupent une place de choix, le recours à des peintres dont les décors aux lignes obliques ou brisées sont ouvertement factices, le jeu appuyé des acteurs, les éclairages et les ombres, tout concourt à la création d'un monde inquiétant, plus proche de l'univers théâtral et à l'opposé de la fidélité prêtée à l'image cinématographique.

Reflets des angoisses d'une société en crise, ces oeuvres traduisent le souhait d'un retour à des valeurs antérieures d'inspiration romantique, différentes de celles sur lesquelles se reconstruisent les sociétés de l'après-guerre. Certaines d'entre elles semblent même en dénoncer, si ce n'est annoncer, les dangereuses dérives possibles. C'est le cas des films de Fritz Lang qui se situent en marge de l'expressionnisme.

Vers la fin des années 20, ce courant sera remplacé par celui du Kammerspielfilm, où le cinéma redécouvre les vertus du naturalisme. Les intrigues s'ancreront dans le réalisme et s'intéresseront à un monde réel et quotidien, s'exprimant à travers des sujets intimistes. Le cinéma allemand quittera dès lors ses brumes angoissantes pour affronter la réalité...



Nosferatu – F.W Murnau 1922

Le film manifeste de l'expressionnisme est « Le Cabinet du Docteur Caligari » réalisé en 1919 par Robert Wiene. Se déroulant au XIX^{ème} siècle, l'histoire est celle d'un docteur qui exhibe lors de spectacles de foire un somnambule, Cesare, qu'il manipule et transforme en criminel. Ce dernier n'est en fait qu'une victime entre les mains de son maître tout puissant. Après la mort de Cesare, Caligari parviendra à échapper à ses poursuivants en se réfugiant dans un asile psychiatrique dont il devient le directeur. Le spectateur apprendra à la fin que ce récit sort de l'imagination d'un fou.

Si le film de Wiene surprend par son thème, plus neuf il est vrai au cinéma qu'en littérature, il étonne encore davantage par la nature de ses décors et le travail des éclairages.

Ostensiblement peints et stylisés, les décors à l'opposé de tout réalisme, brisent les lignes verticales et privilégient les diagonales. Quant aux éclairages, ils sont destinés à sculpter l'espace, à y projeter des ombres et à jouer sur les oppositions du clair et de l'obscur. Les obliques déclenchant une réaction insolite par leur violence excessive dans l'âme du spectateur...



Cesare et sa victime – Le Cabinet du Docteur Caligari

Les exactes frontières du cinéma expressionniste sont difficiles à tracer et oscillent entre deux tendances. La première dite « Caligarisme » est rattachée à un nombre restreint de films, ceux de la vague, finalement fort circonscrite et brève, qui suivit « Le Cabinet du Docteur Caligari ».

Ce film servit de modèle plus ou moins fidèlement respecté à une douzaine d'autres. Quelquefois qualifiés de caligaresques, ils ont été réalisés entre 1919 et 1927 par Robert

Wiene, Karl-Heinz Martin, Paul Wegener, Friedrich Wilhelm Murnau, Arthur Robison, Paul Leni et Henrik Galeen.

Le caligarisme représenterait donc ici la branche intégriste d'un expressionnisme plus exacerbé. « Nosferatu » réalisé en 1922 pourrait être considéré comme en étant le couronnement malgré qu'il s'en détache par l'utilisation de décors naturels. « Le Cabinet des Figures de Cire » (Paul Leni – 1924) et « La Mandragore » (Henrik Galeen – 1927) seraient les deux films représentant la conclusion de ce versant.

La seconde fait référence à l'appellation d'expressionnisme qui évoque plus une conception et une composition de l'image aussi bien architecturale que picturale, créant une atmosphère unique et unificatrice de la situation dramatique. Il suffirait alors qu'à un sujet d'inspiration fantastique s'ajoutent quelques-uns des traits stylistiques qui font l'originalité de cette esthétique singulière. Dès lors, les plans et les séquences de bon nombre de films de l'époque peuvent revendiquer un statut expressionniste. Plus fréquemment envisagé non comme une école caligaresque, mais comme un mouvement plus large, l'expressionnisme s'étend donc bien au-delà de ces frontières étroites.

Les films de Fritz Lang peuvent donc être associés à ce second versant, même si le réalisateur lui-même aura toujours nié appartenir à l'expressionnisme.

« Les Trois Lumières », le huitième film réalisé par Lang en 1921 emprunte au fantastique gothique se rattachant à l'expressionnisme, ce métrage bénéficiant des décorateurs ayant oeuvrés sur « Le Cabinet du Docteur Caligari ». Le diptyque des « Nibelungen » (1924) composé par la mort de Siegfried et la vengeance de Kriemhild rappellent l'expressionnisme par leur imagerie esthétique mais différent de par leur sujet. La série de films mettant en scène le personnage du Docteur Mabuse, avec à cette époque « Mabuse, le Joueur » et « Mabuse, le Démon » tournés en 1922 s'éloignent quant à eux plus de l'expressionnisme pour basculer vers le réalisme et le versant du film criminel.

Le cinéma allemand de la deuxième moitié des années 20 commencera pourtant à s'essouffler et une migration de cinéastes et de techniciens vers les Etats-Unis va l'affaiblir encore plus...

3. Thématiques et Expressivité

Thématiques :

L'expressionnisme consiste en la manifestation d'un dérangement, d'un désordre. En outre, la démesure a rapidement été associée à un genre de cinéma d'horreur et fantastique

La tendance représentative des films est donc jusqu'en 1924 de tourner le dos à la réalité. L'imaginaire qu'affectionne l'expressionnisme est en harmonie avec l'état d'esprit des allemands après la défaite et leurs difficiles conditions de vie.

La procession d'êtres inquiétants, de personnages tyranniques (le Dr Caligari, Comte Orlok, le Dr Mabuse,...), les décors et la mise en scène soulignent une atmosphère où les individus sont déchirés entre soumission et chaos ; comme la mise en abîme d'un état d'âme qui s'avérera profitable à cette ombre qui allait finir par s'étendre, le nazisme.



Le Cabinet du Docteur Caligari – Robert Wiene 1919

Les sujets abordés concernent souvent les troubles mentaux, la trahison, ainsi que le crime, l'inexpliqué, ou les forces des ténèbres. La folie est alors une thématique importante écartelée entre les délires de fous lunatiques et les manœuvres de furieux criminels.

Les effets picturaux, le clair-obscur, l'emphase romantique, la fascination pour la mort, la prédilection pour ce qu'on appelle *unheimlich* (étrange, inquiétant), les déchirements entre omnipotence et impuissance.

La magie est souvent à l'œuvre dans les scénarios et confère aux films l'allure de contes fantastiques. Ainsi « L'Étudiant de Prague » met-il en scène un jeune homme qui perd son ombre, « Le Golem » (Wegener et Galeen – 1920) un être d'argile à qui l'on donne vie et qui tombe amoureux. De même, dans « Nosferatu » (Murnau – 1922), la cohorte de manifestations engendrée par les pouvoirs du comte Orlok comprend une épidémie de peste, une armée de rats, la terreur...

La société elle-même peut être source de malaise, car dominée par des forces impalpables et incontrôlables. Cela est le cas chez Fritz Lang où le style expressionniste traduit un fait de société, et ne représente plus la démesure et la folie. Dans « Mabuse, le joueur » (1921), la scène de spéculation boursière présente des hommes dépassés par les événements économiques de leur temps. Dans cette scène, ils perdent toute rationalité et agissent comme sous l'influence d'une force supérieure. La présence de Mabuse dans ce plan, surplombant la salle et observant avec insistance l'événement, renforce l'idée d'une force dominante et influente. Ici plus qu'ailleurs, l'expressionnisme figure un décor de parvenus et de privilégiés.



Metropolis – Fritz Lang 1927

Enfin, l'époque de la République de Weimar est marquée par la diffusion des travaux de Freud et le développement de ses théories sur l'inconscient. Ainsi, l'idée que l'homme ne contrôle jamais totalement ses pensées et ses actes a-t-elle, elle aussi, inspiré le cinéma allemand. Le thème de l'hypnose est présent dans de nombreux films, comme dans « Le Cabinet du Dr. Caligari » où le docteur manipule un homme pour le forcer à commettre des meurtres. Il en va de même pour le personnage de Mabuse, brisant la réputation de ses ennemis ou gagnant au jeu, grâce à ses facultés hypnotiques.

L'homme subit ainsi des influences qu'il ne comprend pas. Dans « Schatten » (Robinson – 1923), les désirs refoulés de tous les protagonistes se révèlent en même temps aux personnages qu'aux spectateurs. Le mari, la femme et l'invité voient en effet leurs pulsions se réaliser sous la forme d'un spectacle projeté par un montreur d'ombres. Cette projection anticipe un avenir et montre à chacun le drame à prévoir si leurs passions continuent à déterminer leurs actions.

Ainsi les thèmes abordés pendant cette période sont-ils souvent liés à l'idée d'une perte de maîtrise de soi ou de son entourage. Cela reste une caractéristique forte des débuts du cinéma allemand que de s'intéresser au mystérieux, aux forces non maîtrisables.

Expressivité :

L'expressivité de ce cinéma contrasté, d'où émane de magistraux clairs-obscurs, des fulgurances de noir et de blanc dévoile un univers naturel et surnaturel au sein duquel Bien et Mal se côtoient, voire s'apprivoisent. L'émergence de ces films aux sujets lugubres et fantastiques contribue à la naissance d'un cinéma d'épouvante, conséquemment aux ruines et à la mort omniprésentes dans le quotidien allemand après 1918.

Le caligarisme est une notion qui permet de décrire les films du début de la République de Weimar, et dont le style ressemble à celui du « Cabinet du Docteur Caligari ». Ce terme renvoie donc à ce qui fait leur spécificité à savoir leurs décors et le jeu particulier des acteurs. Ce jeu, appuyé à l'extrême, n'est absolument pas réaliste. Les acteurs gesticulants, prisonniers de leurs corps naturalistes, peuvent alors apparaître comme ridicule.

Dans « Le Cabinet du docteur Caligari », le docteur adopte une posture particulière pour se déplacer, les jambes fléchies, le dos voûté. Cesare le somnambule a quant à lui une démarche lente et ondulée, et son faciès est soit détendu lors de ses périodes de sommeil, soit torturé lorsque Caligari le manipule.

Le maquillage ainsi que le jeu des acteurs exagéré est étroitement issu de la tradition théâtrale. De plus les gestes se doivent de remplacer la voix. Mais l'accentuation du jeu est concomitante d'une volonté artistique limpide. L'acteur doit littéralement incarner son personnage, et tout son corps doit être dédié au caractère et aux sentiments qu'il veut représenter. Le corps comme miroir de l'âme.



L'Etrange Docteur Caligari

Les costumes font partie intégrante du processus d'élaboration plastique des scènes. Et par conséquent, sont aussi peu réalistes que les décors mais symboliques de l'état du personnage. Le maquillage fortement appuyé permet lui de décupler l'expressivité des acteurs, et grâce aux éclairages, les personnages peuvent apparaître tantôt comme autant de livide faciès, de visages cadavres, tantôt convertis en forme d'ombre manifeste.

L'image doit être le fond pour une action précise, et donc communiquer au spectateur une atmosphère qui y correspond parfaitement. L'effet d'image clos se sert de la stylisation et de la conception picturale pour communiquer une ambiance, et à travers elle un sens spécifique. Les images deviennent le seul moyen pour exprimer les sentiments des personnages, et ne se contentent plus de restituer la réalité. La couleur est utilisée pour teinter la pellicule et instaurer un code de réception sensitive de l'image. L'utilisation de caches permet d'obtenir des effets de cadrage particulier. Les lumières très expressives permettent une mise en scène presque plastique des ombres et du clair-obscur.



Nosferatu – F.W Murnau 1922

Les décors représentent l'atmosphère des lieux, et à plus forte raison, l'effet qu'ils ont sur les personnages. Dans « De l'aube à minuit » (Karl-Heinz Martin-1920) narre l'histoire d'un caissier de banque qui vole dans la caisse et détruit toute sa vie entre l'aube et minuit. Ici, les branches des arbres se transforment en gigantesques mains qui cherchent à saisir l'infortuné caissier. Les décors de ce film ne s'imposent pas et paraissent inachevés et maladroits, à la manière d'un dessin d'enfant, conférant la sensation d'un étrange rêve ou d'un cauchemar. De plus, les personnages expriment par de larges mouvements leurs états d'âmes et non les gestes du quotidien. Ainsi l'utilisation de faux décors et le travail en studio permet d'échapper à l'angoissante réalité, étant donné que l'Allemagne est en ruine.

Les décorateurs du « Cabinet du Docteur Caligari », Walter Reimann, Walter Röhring et Hermann Warm ont cherché à créer des images closes, et donc d'une certaine manière picturales. Ils s'attachaient à construire des sortes de « tableaux vivants », qui possédaient une harmonie proche des œuvres d'art plastique. Par conséquent, chaque plan possédait une unité et une raison d'être artistique, et l'action ne devait donc pas sembler se prolonger hors du cadre.



Le Cabinet du Docteur Caligari – Robert Wiene 1919

Dans « Nosferatu », le décorateur Albin Grau créé lui aussi des tableaux vivants, mais à partir de décors plus réalistes. La combinaison de décors de pure confection à l'instar de ceux du « Cabinet du Docteur Caligari » avec des extérieurs qui sont de réelles oeuvres picturales attribuent au métrage une puissance d'autant plus dramatique.

Les rues parfois étouffantes sont autant de témoignages de cette esthétique de l'enfermement. Les escaliers dans ce genre de cinéma sont aussi quant à eux des éléments constitutifs importants. Leur forme peut être tortueuse à souhait et va permettre de créer des images naturellement closes. Ainsi dans M le maudit (Fritz Lang – 1931), la mère regarde dans le couloir pour y apercevoir sa petite fille Elsie, les escaliers de l'immeuble créent alors un espace parfaitement fermé. Si Elsie n'est pas visible dans le plan, c'est qu'elle n'y sera jamais. Ce plan cloisonné par l'escalier renforce la dimension tragique de la scène.

Ainsi, des décors les plus stylisés aux décors les plus réalistes de la période, tous ont eu pour principal objectif de recréer, à l'écran, l'intensité d'une action jouée sur une scène de théâtre. Les réalisateurs y sont parvenus en créant des espaces clos, en usitant de perspectives tronquées, de droites chahutées, de toiles peintes, établissant une distorsion des perspectives ainsi qu'un rejet des angles droits.

L'utilisation des ombres peut avoir pour fonction d'accentuer un trait de caractère, ou de dévoiler la véritable nature d'un personnage. Ainsi, Caligari a certes l'allure d'un fou énigmatique, mais son ombre imposante projetée sur le mur accentue encore plus, par son exagération, le fait qu'il soit dangereux. L'utilisation de ce procédé n'a pas une exclusive fonction esthétique mais un véritable sens expressionniste ; ici le réalisateur présente à la fois l'aspect du personnage ainsi que son âme, la mise en valeur de son ombre dévoilant sa vraie personnalité.



Innocence et Perversité - M

D'autre part, les ombres sont souvent filmées seules ; leur propriétaire n'apparaissant pas à l'écran. Elles semblent ainsi avoir leur vie propre, devenir indépendantes des personnages de chair et de sang. Dans « Le Cabinet du docteur Caligari », cela permet à Robert Wiene de

montrer la scène du crime – sa violence, la peur d’Alan, l’assurance de Cesare – uniquement grâce à son reflet sur le mur de la chambre, sans filmer directement la réalité ; ou encore dans « Nosferatu » lorsque le comte Orlok emprunte l’escalier qui le mène à la possession de Ellen. Souvent seuls les éléments constitutifs de la scène, à savoir l’ambiance et les sentiments des personnages, sont représentés. Là encore, le jeu des ombres a un rôle expressionniste fondamental.



L'Ombre du Comte Orlok - Nosferatu

4. Corpus de films repères

Les trois métrages suivants sont d'une certaine manière les films emblématiques de la stylistique expressionniste du cinéma allemand de l'époque, tous devenus de grands classiques, représentant successivement le manifeste du mouvement, son apogée poétique et symbolique et son chant du cygne.

Le Cabinet du Docteur Caligari (Das Kabinett des Doktor Caligari) :

Réalisé par Robert Wiene en 1919, ce métrage apparaît comme une vision littérale de cauchemar, des décors aux expressions et démarches des acteurs. Le symbolique remplace ici de larges pans de réalité. Ce film est considéré comme le premier film expressionniste dans lequel le pouvoir du cinéma se conjugue à celui de la peinture abstraite, et ce notamment grâce à l'ouvrage des décorateurs (Warm, Reimann et Röhring) tous trois issus du « Blaue Reiter », le Cavalier Bleu, un mouvement militant pour un expressionnisme pictural. Leurs décors créent une déformation plastique de l'espace et imposent un regard non-réaliste. Alliés à une utilisation subtile de la lumière, et à un jeu excessif des acteurs, ils créent une atmosphère d'angoisse et de folie en parfait accord avec la thématique du scénario.

Les difficultés de compréhension du film sont toutefois réelles comme le concède Wiene lui-même en faisant de son récit l'histoire d'un fou. Et l'identification aux personnages pour le spectateur est peu aisée tant ceux-ci sont abstraits. Néanmoins, le film pu s'exporter et connut le succès aux Usa et en France.

Ici le tournage en studio, marqué par une création d'extérieurs abstraits et dérangeants, allait devenir une des principales caractéristiques de ce nouveau style de cinéma.

Le Cabinet du Docteur Caligari est un film stylistiquement unique, et cette originalité va influencer de nombreux autres œuvres successives.

Nosferatu, une Symphonie de l'Horreur (Nosferatu, eine Symphonie des Grauens) :

Réalisé par Friedrich Wilhelm Murnau, ce film devenu un classique du cinéma, est considéré comme la clef de voûte du cinéma expressionniste allemand. Murnau est un personnage dans la grande tradition des artistes romantiques ; et le style expressionniste va lui permettre de concevoir de magnifiques films au cours des années 20, qui n'usurperont pas leur appellation de chef d'œuvre : Nosferatu (1922), Le Dernier des Hommes (1924), Faust (1926) et L'Aurore (1927). Sa collaboration régulière avec les mêmes techniciens confère une certaine unité et une grande intégrité à ses films.



A Brême en 1838, Thomas Hutter, un jeune clerc d'agent immobilier ayant fait un heureux mariage avec Ellen, doit partir en Transylvanie afin de vendre une propriété au dénommé Comte Orlok qui désire avoir une résidence dans la ville. Après un périple sur une terre d'ombres, le jeune homme est accueilli au sein d'un sinistre château par le Comte. Durant la transaction, Orlok aperçoit une image d'Ellen qui le fascine et décide d'acquérir une résidence proche de celle du couple. Hutter, hôte du Comte ne tardera pas à découvrir la véritable nature de celui-ci. Alors Nosferatu cheminera vers sa nouvelle propriété, épandant la mort et la désolation par la peste sur son sillage. Ellen bientôt en proie aux mains griffues de Nosferatu qui la convoite, laissera le Comte faire d'elle sa victime et sacrifie son sang au vampire pour sauver le reste de la communauté.

En 1924 le « Dernier des Hommes » dont le scénario est écrit par Carl Mayer marque au contraire l'apogée du Kammerspielfilm et penche donc vers le réalisme. C'est alors la maîtrise du cinéaste, le personnage et le jeu de l'acteur principal, ainsi que les premières expériences de caméra portée qui fascineront l'Europe et hollywood.



Le Dernier des Hommes – F.W Murnau 1924

Avant de quitter l'Allemagne pour les USA en 1926, Murnau réalisera 15 films dans lesquels réside une élévation poétique résultant de l'équilibre entre expressionnisme et réalisme.

M, le Maudit (M) :

Fritz Lang, architecte de formation, réalise avec ce film en 1931, une oeuvre de précision et d'une maîtrise absolue dans laquelle les séquences s'imbriquent infailliblement. Il s'agit du premier film parlant de Fritz Lang qui s'inspire alors de l'affaire criminelle du Vampire de Düsseldorf. Le réalisateur dans ce métrage offre l'enterrement du genre expressionniste au sens pur, après en avoir été un de ses artisans au temps du muet.

Elsie Beckmann, une petite fille se fait aborder par un inconnu. Bien qu'attendue par sa mère, Elsie ne retournera pas à la maison, elle ne rentrera plus jamais. Victime d'un tueur semant la terreur dans la ville. La police s'exténue en recherches, finissant même par désorganiser la Pègre, mais reste impuissante face à l'insaisissable meurtrier. Décidés à stopper les investigations nuisant à leur commerce, la Pègre met alors en place dans toute la ville un réseau d'indicateurs afin de repérer le tueur d'enfants. Finalement reconnu par un aveugle à cause de l'air sifflé de Peer Gynt, et marqué à la craie par la lettre M, initiale du mot allemand signifiant meurtrier dans le dos de sa veste, le sadique finira par être capturé et livré au jugement d'un étrange tribunal...



Le Tueur Marqué - M

Corpus référentiel des principaux films :

L'Etudiant de Prague (Paul Wegener et Stellan Rye – 1913)

Le Golem (Paul Wegener et Henrik Galeen – 1915)

Le Cabinet du Docteur Caligari (Robert Wiene – 1919)

De l'Aube à Minuit (Karl-Heinz Martin 1920)

Le Golem (Paul Wegener et Carl Boese – 1920)

Les Trois Lumières (Fritz Lang – 1921)

Nosferatu (F.W Murnau – 1922)
Dr. Mabuse, le Joueur (Fritz Lang – 1922)
Raskolnikoff (Robert Wiene – 1923)
Nibelungen, La Mort de Siegfried (Fritz Lang – 1924)
Nibelungen, La Vengeance de Krimhild (Fritz Lang – 1924)
Le Dernier des Hommes (F.W Murnau – 1924)
Le Cabinet des Figures de Cire (Paul Leni – 1924)
L'Etudiant de Prague (Henrik Galeen – 1926)
Faust (F.W Murnau – 1926)
La Mandragore (Henrik Galeen 1927)
Metropolis (Fritz Lang – 1927)
M (Fritz Lang – 1931)

5. La riche descendance de l'Expressionnisme

Ainsi le mouvement expressionniste génère l'avènement des premiers films fantastiques. Dans les années 30 en Allemagne, le courant du *kammerspielfilm*, du film de rue, succédera au cinéma expressionniste en réusitant des bases du cinéma expressionniste pour au fur et à mesure s'en dissocier. Le paragon parfait de cette transition est « M » de Fritz Lang. C'est dans ce mouvement que s'illustreront durant cette décennie des réalisateurs tels que Georg W. Pabst, Karl Grune, F.W Murnau mais aussi Alfred Hitchcock avec des métrages comme « Chantage » (1929) et « Murder » (1930).

Par la suite, la notion d'Expressionnisme s'assimile à une qualité stylistique générale qui ne se limite pas à l'Art Allemand du début du siècle jusqu'aux années 20.

Le cinéma soviétique, notamment avec le réalisateur Serguei M. Einsenstein et son diptyque « Ivan le terrible » (1945) et le cinéaste danois Carl Theodor Dreyer avec « La Passion de Jeanne d'Arc » (1928) et « Vampyr » (1932) peuvent être considérés par certains aspects de leurs oeuvres comme expressionnistes.



Vampyr – Carl Theodor Dreyer 1932

Les thématiques expressionnistes se retrouvent dès lors présents dans de nombreux films des années 20 et 30, surtout fortement au niveau de la création de l'atmosphère des films.

En outre l'émigration massive vers Hollywood de techniciens et de cinéastes allemands fuyant le nazisme eu un impact colossal sur le cinéma américain. A ce titre, l'expressionnisme influença fondamentalement les deux genres cinématographiques que sont le Film d'Horreur et le Film Noir.

Les Studios Universal dans les années 30 vont donc donner leurs lettres de noblesse au film de monstres avec des métrages comme « Dracula » (Tod Browning – 1931), « Frankenstein » (James Whale – 1931), « La Momie » (Karl Freund – 1932), « La Fiancée de Frankenstein » (James Whale – 1935), « Les Mains d'Orlac » (Karl Freund – 1935). Ces films au style et à l'ambiance inspirés par l'expressionnisme, aux univers sombres vont constituer une large référence dans l'évolution du film d'horreur.



La Fiancée de Frankenstein – James Whale 1935

Les films noirs américains bénéficieront dans les années 40 d'une symbiose entre l'apport de l'expressionnisme par des techniciens et réalisateurs émigrés tels Fritz Lang ou Michael Curtiz, et leur propre esthétique du clair-obscur élaborée dans la décennie précédente.

Cette nouvelle esthétique engendrera une vaste descendance, faisant survivre l'expressionnisme avec des oeuvres comme « Citizen Kane » (Orson Welles – 1941), « La Dame de Shangai » (Orson Welles – 1947), « Key Largo » (John Huston – 1948), « Le Troisième homme » (Carol Reed – 1949), « Quand la ville dort » (John Huston – 1950) et toujours avec Alfred Hitchcock.



Le Troisième Homme – Carol Reed 1949

Orson Welles sera considéré avec une cinématographie résolument plus moderne comme étant un représentant de cette esthétique. Sa démarche expressionniste est apparente dans nombre de ses films comme « Monsieur Arkadin » (1955), « La Soif du Mal » (1958), « Le Procès » (1962).



Le Procès – Orson Welles 1962

De nos jours, un expressionnisme diffus, distancié, nimbe encore la pellicule de cinéastes comme Tim Burton (« Batman » – 1989, « Edward aux Mains d'Argent » - 1990) ou encore Alex Proyas (« Dark City » - 1998).



La Belle et L'Etranger – Dark City, Alex Proyas, 1998

Le cinéma allemand a donc apporté une contribution de taille au patrimoine cinématographique mondial en y ajoutant une de ses plus belles pierres : l'Expressionnisme.

Cependant même si la force du parti pris décoratif et stylistique a pu parfois traduire la banalité du scénario et de la mise en scène ; l'influence de ce cinéma par sa maîtrise de la lumière, son esthétique plastique ainsi que les décors étranges sera considérable. Sans omettre d'y incorporer la galerie de personnages désormais partie intégrante d'une mythologie universelle.

Les Artisans de la République de Weimar n'avaient probablement pour idéal que de promouvoir le cinéma au rang d'Art à part entière.

Et bien que ce courant ne soit pas apparu comme un mouvement homogène et structuré ; à l'époque, Expressionnisme voulait peut être simplement signifier *Modernité*...



Le Troisième Homme – Carol Reed 1949

Christophe Girard

Contacts

Contact Auteurs :

Alexis Lorens : loralex29@wanadoo.fr
www.alexislorens.fr

Anthelme Hauchecorne : anthelme.hauchecorne@free.fr
<http://parcheminstraverses.com/whoswho.php?cat=5&elem=109>

Kaily Caine : dollspain@yahoo.com
<http://absynthe.canalblog.com>

Michelle Lesuisse : mlesuisse2004@yahoo.fr

Rachel Gibert : rachelgibert@yahoo.fr
<http://gibert.rachel.free.fr/>

Raokshna : roxaneschneberger@yahoo.fr

Rolf : fernand.pesso@laposte.net

Suzanne Colonna : suzanne.colonna@wanadoo.fr

Les Membres de Reflets d'Ombre :

Anakkyn (comité de lecture) : Anakkyn@aol.com

Christophe Girard

(chroniqueur cinéma, comité de lecture et nouveau webmaster) : erronflyl@netcourrier.com

Hugues Perrin (graphisme, artwork) : perrinh@hotmail.fr

Sites :

Le site de Sir Vladheim, artiste indépendant : <http://vladheim.blog.com/>

Et son blog : <http://ororium.centerblog.net/>

Le Sombre Héros

(ancien webmaster, comité de lecture) : webmaster@litterature-fantastique.info

Sites :

Le Mariage du Ciel et de l'Enfer : <http://www.ciel-et-enfer.net/>

La danse de l'ange rebelle : <http://www.danse-ange-rebelle.net/>
Et celui du Sombre Héros : <http://le.sombre.heros.free.fr/>

Michaël Moslonka (rédacteur, comité de lecture) :

michaelmoslonka@litterature-fantastique.info ou demoxica2006@orange.fr

Sites :

Celui de son premier livre : <http://pageperso.aol.fr/miklaumd/>
Celui de son second livre : <http://perso.orange.fr/EnfantDuPlacard/>

PerCeVal (comité de lecture, chroniqueur) : d.barrier@tiscali.fr

Sites :

Les textes de Perceval : <http://perceval.aliceblogs.fr/blog>
A l'encre de notre sang : <http://alencredenotresang.chez-alice.fr/>

Virginia Schilli (comité de lecture, chroniqueuse) : lestat.lioncourt6@caramail.fr

Son site officiel : <http://thewreckageofmysoul.free.fr/>

Virginie Langlais (comité de lecture) : virginielanglais@yahoo.fr

Et Bienvenue dans l'équipe !

à **Gaëlle**,

(rédactrice, comité de lecture, appels à texte) : bathory.erzabeth@netcourrier.com
redaction@litterature-fantastique.info
(pour les appels à texte)

Sites :

Son blog : <http://nosferatutti quanti.centerblog.net/>
Une éternité à lire (forum de lecture et de discussion) : <http://une-eternite-a-lire.xooit.fr>

à **Odéliane** qui a rejoint le comité de lecture : odeliane1@tiscali.fr

Site : <http://odeliane.free.fr>